

LA

VEILLE DE NOËL.

STRASBOURG, imprimerie de V.e Berger-Levrault.

P. 5.



Lith de Ve Berger-Levrault & fils.

LA

VEILLE DE NOËL.



CONTE POUR LES ENFANTS

PAR L'AUTEUR DES ŒUFS DE PÂQUES.



Autorisé par le Conseil de l'instruction publique.



VEUVE BERGER-LEVRAULT ET FILS, LIBRAIRES.

PARIS, Rue des Saints-Pères, 8.

STRASBOURG, Rue des Juifs, 33.

1857.



LA

VEILLE DE NOËL.



CHAPITRE I.er

Le Cantique de Noël.

La veille du jour de Noël le pauvre petit Antoine, charmant enfant de huit ans, traversait vers le soir la contrée couverte de neige. Les boucles de ses cheveux blonds étaient blanchies par le froid; sa tête n'était garantie que par le léger chapeau de paille qu'il avait porté l'été précédent, et ses joues, à demi gelées, paraissaient toutes violettes. Il était habillé en soldat et avait une jolie veste d'écarlate à la hussarde. Il tenait à la main un gros bâton de prunellier, et portait sur le dos une petite valise dans laquelle se trouvait

tout son avoir. Joyeux cependant, il éprouvait un grand plaisir à contempler ce beau paysage d'hiver, à promener ses yeux sur les haies et les buissons blanchis par la gelée. Le soleil, d'un rouge foncé, venait de se coucher. L'herbe, les branches des arbres paraissaient comme parsemées de petites étincelles, et les cimes des sapins de la forêt voisine étaient dorées par les derniers rayons du soleil.

Antoine pensait qu'il pourrait facilement atteindre le village voisin situé au-delà de la forêt, dans laquelle il entra courageusement, malgré son épaisseur et son obscurité. Il espérait passer les jours de fête dans ce village, ayant entendu dire que les paysans qui l'habitaient étaient riches et hospitaliers.

Il avait à peine marché pendant un quart d'heure, qu'il perdit le bon chemin et s'égara dans l'endroit le plus

sauvage de cette forêt. Il était oblige de traverser à chaque instant une neige profonde, et plusieurs fois il manqua de s'enfoncer dans des ravins qui étaient cachés sous elle. La nuit survint, un vent froid s'éleva, des nuages couvrirent le ciel et obscur cirent les étoiles qui brillaient à travers les sombres sapins. Les ténèbres s'épaissirent et la neige recommença à tomber en abondance. Le pauvre enfant ne trouvait plus la trace d'aucun chemin et ne savait où aller. Fatigué d'avoir erré si long-temps, il ne pouvait plus avancer; il s'arrêta tremblant de froid, et se mit tristement à pleurer. Il posa sa valise sur la neige, s'agenouilla à côté et après avoir ôté son chapeau, il pria ainsi, en élevant ses mains glacées vers le ciel, et en versant des larmés amères:

« O bon Dieu! toi qui es au ciel, ne me laisse pas périr de froid dans

ce bois sauvage au milieu de la nuit. Tu le sais, je n'ai plus ni père, ni mere; il ne me reste que toi; mais tu es le père de tous les malheureux orphelins. Oh! ne souffre pas que je périsse de froid; aie pitié de ton pauvre enfant. Cette nuit n'est-elle pas celle où ton cher fils vint au monde? Exauce-moi pour l'amour de lui. Ne m'abandonne pas, lorsque toute la terre se réjouit de la naissance du divin enfant; ne me laisse pas succómber dans cette forêt. » Il coucha ensuite sa tête fatiguée sur son petit sac, et se mit à sangloter.

Mais voilà que tout à coup de la hauteur voisine se font entendre des sons mélodieux, pareils à ceux d'une harpe; un chant ravissant s'élève et retentit dans les rochers d'alentour. L'enfant croit assister aux concerts des anges. Il se lève, écoute et joint les mains. Le vent a cessé; un calme profond

lui succède. L'enfant entend alors distinctement ces mots :

Vous qui pleurez, venez à moi :
Le fils de Dieu sèche les larmes :
Heureux qui met en lui sa foi !
Il sait, dissipant les alarmes,
Au Chrétien soumis à sa loi,
Contre les maux fournir des armes.

Le chant cessa, et seulement quelques doux accords de la harpe résonnaient encore comme un léger écho. Antoine se sentit ému. « Ah! se dit-il en lui-même, voilà ce que devaient éprouver les pâtres de Bethléhem lorsqu'ils entendirent dans cette nuit sainte le chant céleste. Je veux prendre courage et ne plus m'attrister; certainement il y a dans le voisinage des gens charitables qui auront pitié de moi : car j'espère que, s'ils chantent aussi bien que des anges, ils doivent être bons comme eux. »

Il reprit son petit fardeau et marcha

vers la hauteur, du côté où il avait entendu ce chant si doux. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il aperçut un rayon de clarté, qui disparut aussitôt, mais qui l'instant après reparut encore pour se cacher de nouveau et reparaître toujours plus brillant. Antoine avança avec joie et arriva devant une maison isolée au milieu de la forêt. Il frappa plusieurs fois à la porte, et entendit nombre de voix joyeuses dans l'intérieur; mais personne ne lui répondit. Il essaya alors d'ouvrir la porte, et y réussit. Il entra, tâtonna long-temps dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'enfin, pénétrant dans l'appartement, il demeura frappé d'étonnement et de surprise. Une brillante clarté l'éblouit; il lui sembla voir le paradis et le ciel ouvert devant lui.

Dans un coin de la chambre, entre les deux croisées, était un charmant

paysage, imitant en petit et dans toute sa beauté la nature au printemps; il offrait une contrée montagneuse, de hauts rochers couverts de mousse, des bois de sapins verdoyans, des cabanes champêtres, des moutons paissant près de leurs bergers et une petite ville au haut de la montagne. Au milieu du paysage était une grotte dans les rochers; on y voyait la sainte Vierge, l'enfant Jésus, le pieux Joseph, les pâtres en adoration; au-dessus planaient des anges remplis d'alégresse. Tout le paysage resplendissait d'un éclat merveilleux; il semblait être parsemé d'une multitude de petites étoiles; il brillait comme la verdure des champs qu'a couverts la rosée dans une matinée de printemps.

Les habitans de la maison étaient rassemblés autour de cette belle représentation de l'enfant Jésus dans la crèche. Le père, avec une harpe, était

assis d'un côté; de l'autre, la mère portait sur ses genoux le plus jeune de ses enfans. Auprès d'eux se trouvaient un petit garçon et une charmante petite fille, qui regardaient avec recueillement la crèche, et élevaient leurs mains, à l'imitation des pieux pâtres agenouillés devant le Sauveur.

Le père alors reprit sa harpe, et la mère, avec une voix semblable à celle des anges, chanta de nouveau le cantique dont Antoine avait déjà entendu une partie. Les deux enfans y joignirent leurs douces voix, que soutenait encore celle de leur père. Ils chantaient ainsi :

O toi, qui, dans l'éclat des cieux,
De ta mère es la jouissance;
Toi, dont en chœurs harmonieux
Les anges chantent la puissance;
Nous voulons, t'adorant comme eux,
Fils de Dieu, bénir ta naissance.

C'est par toi que brille à nos yeux
Le salut promis par ton père;
T'aimer suffit pour être heureux.
Si ta bouche encor doit se taire.
Enfant, ton aspect gracieux
Semble dire à toute la terre :

Vous qui pleurez, venez à moi :
Le fils de Dieu sèche les larmes;
Heureux qui met en lui sa foi!
Il sait, dissipant les alarmes,
Au Chrétien soumis à sa loi,
Contre les maux fournir des armes.

Que sous l'habit de la misère
A ta porte heurte un enfant,
Ne repousse pas sa prière,
Mais comme Dieu sois bienfaisant;
Et qu'à ta table hospitalière,
Il se place reconnaissant.

Antoine était toujours debout sous la porte ouverte, tenant d'une main le loquet, et de l'autre son chapeau et son bâton. Ses yeux ne pouvaient se détacher de la belle imitation de la crèche de Jésus, et il écoutait bouche

béante le chant et le jeu de la harpe. Personne ne faisait attention à lui, lorsque tout à coup la mère sentit le froid qui pénétrait dans la chambre et tourna la tête. « Grand Dieu, s'écria-t-elle, comment cet enfant arrive-t-il ici dans la nuit obscure à travers cette épaisse forêt? Pauvre petit! sûrement tu t'es égaré? »

« Hélas! oui, dit Antoine, je me suis égaré dans la forêt. » Tous les yeux se portèrent vers la porte. Les deux enfans éprouvaient une grande pitié pour le petit garçon; cependant ils restaient timidement à leur place, car il leur était inconnu. La mère s'avança vers lui et lui demanda d'un ton amical : « D'où viens-tu donc, cher petit, comment t'appelles-tu et qui sont tes parens? — « O bon Dieu! dit Antoine, les yeux remplis de larmes, je n'ai plus du tout de patrie. Je m'appelle Antoine Croner; mon

père a péri dans la guerre, et l'automne dernier ma mère est morte de chagrin et de misère. Je suis tout-à-fait étranger dans ce pays, et j'erre dans le monde comme un agneau égaré.» Il commença à raconter dans quel embarras il venait de se trouver dans la forêt; comment il avait entendu leur chant et comment il avait pu ainsi découvrir le chemin de leur maison. Il voulut en dire davantage, mais la voix lui manqua, tant il souffrait du froid.

«Pauvre Antoine, ajouta la mère, tu ne peux plus parler à force d'être transi par le froid; tu dois aussi avoir faim et être fatigué. Dépose ta valise, assieds-toi, je veux te donner une soupe chaude et tout ce qui reste encore de notre souper.» Les deux enfans, Chrétien et Catherine, pénétrés de pitié, lui prirent son chapeau, son bâton et sa petite valise. Après cela

ils conduisirent leur petit hôte à la table, où leur mère avait apprêté le souper : elle s'assit près de lui, elle souriait d'une manière si amicale, qu'Antoine semblait manger encore de meilleur appétit. Les enfans partagèrent gaiement avec lui les cadeaux qu'ils avaient reçus pour la fête de Noël, de belles pommes rouges, des poires jaunes comme de l'or et de grosses noix. La petite Louise, engagée par sa mère, qui l'avait sur ses genoux, lui donna la belle pomme rouge que ses doigts délicats pouvaient à peine tenir. La soupe et la douce chaleur de la chambre firent beaucoup de bien à Antoine. Il reprit sa vivacité et sa bonne humeur.

« Mais, qu'avez-vous donc de beau là dans le coin de votre chambre? » dit-il enfin; car déjà pendant qu'il mangeait il avait eu constamment les yeux fixés sur la crèche. « Il me semble

voir le printemps au milieu de l'hiver; jamais de ma vie je n'ai rien vu d'aussi magnifique. Puis-je le regarder de plus près? » Il s'en approcha et les deux enfans le suivirent.

« Sais-tu aussi ce que tout cela représente ? » demanda Catherine. — « Certainement, je le sais, répondit Antoine. Cela représente la naissance de Jésus. Que cet enfant est beau et gracieux ! son teint a l'éclat des lis et des roses. Et ses yeux, comme ils sont brillans! comme son sourire est affable! » — « Mais ce n'est pas là le véritable enfant Jésus, dit Catherine. Jésus n'est plus un enfant, il y a déjà long-temps qu'il est remonté au ciel. »

« Je le sais bien, répliqua Antoine, me prends-tu donc pour un païen? Depuis le temps ou l'enfant Jésus était couché dans la crèche, deux mille ans se sont écoulés. Ce tableau n'a été

arrangé ainsi que pour que nous pussions mieux, nous autres enfans, nous en faire une idée. N'est-ce pas là-haut la ville de Bethléhem? » Catherine fit signe qu'oui. « Tu vois bien que je sais tout cela et que je ne suis pas aussi ignorant que tu pensais. »

Les enfans se mirent à rire et firent remarquer à Antoine plusieurs détails, bien petits en eux-mêmes, mais bien importans à leurs yeux. « Regarde, Antoine, s'écria Catherine, ce beau mouton avec sa laine blanche et frisée, et ces deux charmans petits agneaux à côté de lui. Vois le reste du troupeau qui paît auprès d'eux; et là-bas le pâtre jouant du chalumeau. Pendant la nuit il dort dans cette jolie maisonnette rouge montée sur des roues. » — « Remarque aussi, reprit Chrétien, cette petite source, qui, jaillissant de ce rocher comme un filet

d'argent, va se répandre dans le lac limpide. Vois encore ces deux cygnes blancs, au cou si bien recourbé, qui nagent sur le lac et se réfléchissent dans son onde claire et tranquille. »

« Plus loin, dit Catherine, une jeune bergère descend d'une côte rapide, portant sur la tête une corbeille couverte. Sans doute elle contient des pommes ou des œufs, qu'elle apporte à la crèche. » — « De ce côté-là, dit Chrétien à son tour, voilà un homme qui gravit un sentier escarpé, conduisant un sac sur une brouette; mais ce que contient ce sac, je ne puis te l'apprendre. »

C'est ainsi que les enfans passaient agréablement leur temps, remarquant tout, depuis le plus petit escargot attaché au rocher, jusqu'aux brillans coquillages qui couvraient les bords du lac.

« Tout cela est très-joli, dit An-

toine; mais ce qu'il y a de plus beau, c'est la figure de l'enfant Jésus; car c'est pour l'amour de cet enfant dont vous voyez ici l'image, que le père céleste m'a sauvé dans ma grande détresse. »

CHAPITRE II.

Histoire du pauvre Antoine.

Le père de famille qui avait reçu Antoine dans sa maison était un garde forestier. Tandis que les enfans s'entretenaient ainsi, il était assis dans son fauteuil près du fourneau et paraissait méditer profondément. Sa femme s'approcha de lui, tenait son petit enfant dans ses bras, et au bout d'un moment elle lui dit : « Pourquoi es-tu si tranquille, et à quoi songes-tu ? » — « Je songe aux derniers vers que nous venons de chanter, répondit-il. En réchauffant et en nourrissant le pauvre enfant, tu as fait ce qu'ils prescrivent:

mais il me semble que nous pourrions faire davantage encore. C'est aujourd'hui que nous célébrons le souvenir de la nuit sainte, où l'enfant divin naquit pour notre salut et pour celui de tous les hommes ; et voilà que dans cette même nuit Dieu nous envoie un enfant que nous pouvons aussi sauver. Le Rédempteur, en venant au monde comme un étranger, sans savoir où reposer sa tête, semble avoir voulu mettre à l'épreuve l'hospitalité des hommes. Les habitans de Bethléhem, en le repoussant dans une étable au milieu des animaux, soutinrent mal cette épreuve ; voulons-nous, comme eux, repousser cet enfant? Élisabeth, dis-moi franchement ton opinion : que devons-nous faire ? » — « Le recueillir, reprit la forestière avec joie. Celui qui naquit dans cette nuit, n'a-t-il pas dit : « Ce que vous faites au « dernier d'entre vous, vous le faites

« à moi-même ; » et Antoine me paraît être un enfant bien bon, bien doux et d'un noble caractère. Il a un air si religieux, si innocent, et tout en implorant la charité, il ne paraît ni hardi, ni effronté. Certainement ses parens étaient des gens respectables. Il parle bien, et quoique sa veste rouge soit un peu usée, elle est de bon drap. Là où cinq personnes trouvent de quoi se nourrir, six le peuvent aussi. Nous voulons garder cet enfant. »

« Tu es une bonne et digne femme, dit le forestier, en lui serrant la main ; Dieu te récompensera, et rendra à nos propres enfans ce que tu feras pour ce pauvre étranger. Mais nous voulons d'abord l'examiner, afin de voir s'il mérite qu'on lui fasse du bien.

« Avance, Antoine, » dit le forestier à haute voix. Antoine vint et se dressa devant lui comme un soldat en présence de son officier.

« Ton père, demanda le garde, fut donc soldat et mourut pour la patrie. Sa mort est belle et digne de louange, quoiqu'elle ait été bien triste pour toi. Parle-nous de tes parens. Où étiez-vous avant la guerre ? Comment ton père fut-il tué ? Comment mourut ta mère ? Comment es-tu venu dans cette forêt ? Parle, nous t'écoutons. »

Antoine raconta ce qui suit : « Mon père.... les hussards, quand ils s'adressaient à lui, lui disaient *Monsieur le maréchal-des-logis*. Notre régiment était en garnison à Glatz, en Silésie. Ma mère gagnait beaucoup en cousant ; elle était très-habile. Un jour mon père vint en toute hâte à la maison et nous dit : la guerre est déclarée, il faut partir demain. Il avait beaucoup de courage, il sut prendre son parti ; mais ma mère pleurait amèrement et était bien effrayée. Elle ne voulait pas le laisser partir seul, la sé-

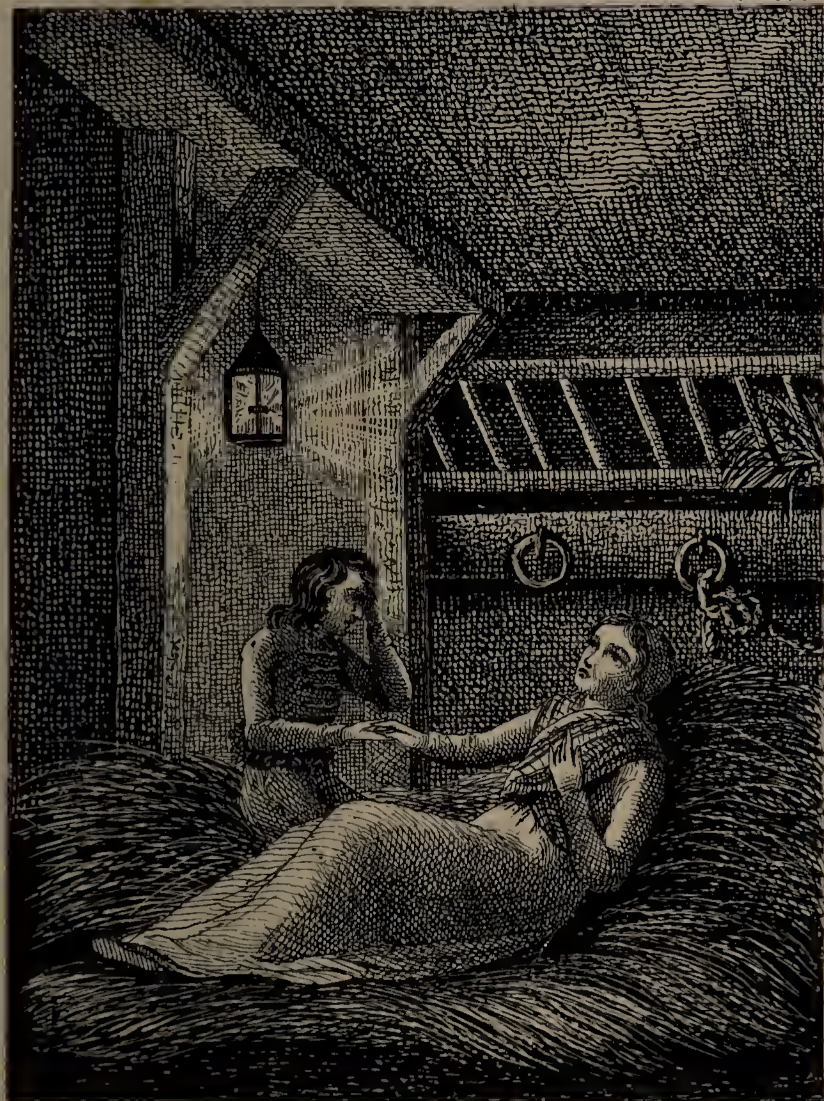
paration lui semblait trop pénible. Elle le supplia avec tant d'instance, qu'il finit par nous emmener avec lui. Nous allâmes loin, bien loin. Tout à coup l'on entendit dire : l'ennemi avance. Mon père et les hussards allèrent à sa rencontre. Ma mère et moi nous restâmes en arrière. Nous avions bien peur en entendant le terrible bruit des canons. Ma mère me disait : chaque coup semble me percer le cœur, car je ne sais pas si cette balle-là n'atteint point le cœur de ton père. Tant que la fusillade se fit entendre, nous ne cessâmes de prier et de pleurer. Cependant mon père revint heureusement et sans blessure. Il en fut ainsi pendant quelque temps ; mais un jour, après une affaire, un hussard nous ramena le cheval de mon père, en nous disant qu'il était dangereusement blessé, et qu'il était mourant sur le champ de bataille, à une demi lieue

du village. Nous nous hâtâmes d'aller le trouver. Il était couché sous un arbre. Un vieux soldat à genoux près de lui, soutenait sa tête contre sa poitrine, assisté de deux autres hussards. Mon pauvre père avait reçu une balle dans la poitrine; il était déjà pâle comme la mort. Nous vîmes bien qu'il voulait encore nous dire quelque chose, mais il ne pouvait plus parler. Ses yeux mourans se portèrent tristement sur moi, sur ma mère, puis vers le ciel. Quelques momens après il rendit le dernier soupir. Ma mère et moi nous fondions en larmes. On l'enterra dans un cimetière voisin. Plusieurs officiers et beaucoup de soldats suivirent le convoi. Le son des trompettes me parut si étrange et si triste, qu'il me semble l'entendre encore. Ils lui rendirent les derniers honneurs en tirant des coups de fusil sur sa tombe. Ma mère et moi nous fûmes tellement

ébranlés par ce triste hommage, qu'il nous semblait qu'on tirait sur nous-mêmes. Beaucoup de soldats essuyèrent leurs yeux en s'éloignant de la fosse. Quant à nous, nous étions inconsolables. Ma mère voulait retourner dans sa patrie. Elle n'y avait plus de parens, mais au moins quelques connaissances, qui, espérait-elle, nous recevraient dans leurs maisons. Elle pensait alors gagner sa vie par son travail. Mais à peine eûmes-nous marché pendant quelques jours, qu'elle tomba malade. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous atteignîmes un petit hameau. Là, personne ne voulut nous recevoir ; enfin nous trouvâmes un asile dans une grange.

« Cela est dur, disait ma mère, cependant le sort de Marie n'était pas plus heureux. Elle aussi fut repoussée partout et passa la nuit dans une étable. Cependant le mal de ma mère empi-

P. 25.



Lith de Ve Berger-Levrault & Fils.

rait à chaque moment. Elle fit appeler un ecclésiastique et se prépara à la mort. Lorsque la nuit vint, la paysanne à laquelle appartenait la grange, dit à ma mère : puisque vous êtes si malade, je veux faire quelque chose pour vous ; alors elle lui apporta une vieille lanterne dans laquelle brûlait un peu d'huile et elle la suspendit à une poutre. Ce fut là tout ce qu'elle fit, et après nous avoir souhaité une bonne nuit, elle ne s'inquiéta plus de nous. Je restais tout seul auprès de ma mère, assis à côté d'elle sur une botte de paille, et pleurant amèrement. Vers minuit il me sembla, à la triste lueur de la lanterne, que ma mère devenait toujours plus pâle. Elle poussa plusieurs fois de profonds soupirs. Mes pleurs redoublèrent. Elle me tendit la main en disant : Ne pleure pas, cher Antoine, reste pieux et bon, aime la prière, aie toujours Dieu de-

vant les yeux et ne fais jamais de mal, alors Dieu te donnera un autre père et une autre mère.

« Voilà quelles furent ses dernières paroles, dit Antoine, et des larmes coulèrent le long de ses joues; mais cependant jamais je ne retrouverai une si bonne mère. Après cela continua-t-il, elle regarda long-temps vers le ciel en priant, et elle expira.

« Je ne pus que pleurer. Le paysan et sa femme avaient bien promis à ma mère de me recueillir et de me traiter comme leur propre enfant. Ils prirent en effet le peu qu'elle possédait, ses robes et quelque argent; mais avant que trois semaines se fussent écoulées, ils me renvoyèrent, en disant que je leur avais déjà coûté trois fois la valeur de ce qu'avait laissé ma mère. Je partis, avec l'intention de retourner à Glatz vers mes camarades d'école. Mais les paysans ne pouvant m'indiquer le

chemin de la Silésie, j'errais en mendiant dans le pays, sans savoir que devenir. »

La forestière était très-émue, et, les yeux remplis de larmes, elle dit à ses enfans : « Voyez, mes amis, tel pourrait être votre sort ; vous aussi pourriez perdre votre père et votre mère ; que feriez-vous alors ? Priez Dieu tous les jours pour qu'il vous les conserve. »

« Je vois, mon cher Antoine, dit le forestier, que tu avais de bien dignes parens. Mais n'as-tu pas de papiers ? »

« Oui certainement, répondit Antoine, en sortant un porte-feuille de son petit paquet. Ma mère m'a remis ces papiers sur son lit de mort. Elle m'ordonna d'y faire bien attention et de ne pas m'en dessaisir. Cependant je puis bien vous les montrer. »

C'était l'acte de mariage de ses parens, son extrait de baptême et le certificat de mort de son père. Ce

dernier acte était écrit par l'aumônier du régiment, et le colonel avait ajouté de sa main un témoignage très-honorable du courage et de la conduite du maréchal-des-logis, ainsi que de celle de sa veuve.

« Tout cela est très-bien, reprit le forestier; mais à présent, Antoine, dis-moi, comment te plais-tu parmi nous? » — « Parfaitement, reprit l'enfant avec joie, si bien qu'il me semble être à la maison. » — « Voudrais-tu rester chez nous? » — « Mieux que partout ailleurs. Votre femme est douce comme l'était ma mère, et vous êtes aussi bien bon; vous avez une moustache précisément comme celle que portait mon père. » Le forestier se mit à rire. « Bien, mon garçon, reste donc chez nous. Je veux être ton père et ma femme te traitera comme son enfant. Quant à toi, sois aussi un bon fils pour nous, et aime

bien ton nouveau frère et tes nouvelles sœurs. Entends-tu, à présent tu es mon fils, Antoine. » L'enfant restait immobile en regardant le forestier avec de grands yeux, et ne sachant s'il parlait sérieusement. Il avait été si souvent traité durement, qu'il avait peine à croire que le forestier voulût l'adopter pour son fils.

« Eh bien, Antoine, dit celui-ci, en lui tendant la main, n'acceptes-tu pas? » Antoine alors se mit à pleurer, donna la main au forestier, baisa celle de sa femme et embrassa leurs enfans comme l'eût fait un frère.

Chrétien et Catherine furent bien contens de conserver Antoine et d'acquérir ainsi un nouveau camarade de leurs jeux. Cependant le forestier lui dit d'un ton grave :

« Vois, mon ami, c'est ainsi que Dieu a pris soin de ton sort. La bénédiction de tes bons parens repose

sur toi. Dieu a exaucé la prière de ta mère mourante, et celle que tu lui adressas dans la forêt. Il t'a conduit ici. Si tu n'avais pas entendu notre chant, tu te serais endormi sur la neige, et le lendemain je t'aurais trouvé mort de froid dans la forêt. C'est Dieu qui t'a sauvé! C'est dans la nuit sainte, lorsque nos cœurs étaient pénétrés d'amour et de reconnaissance envers lui, qu'il t'amena dans notre demeure isolée, que peut-être tu n'aurais pu découvrir en plein jour. C'est à Dieu et à son fils que tu dois l'asile que tu as obtenu; à son fils Jésus qui, il y a près de deux mille ans, dans cette même nuit est venu au monde et qui ensuite est mort pour nous tous. Reconnais ces bienfaits, et pendant toute ta vie sois plein de gratitude envers Dieu et envers ton Sauveur. Aie toujours Dieu présent à ta pensée, et conduis-toi d'une manière chrétienne."

Antoine promit en pleurant de suivre ces conseils. « O bon Dieu, dit-il, en levant les yeux vers le ciel, tu as accompli les dernières paroles de ma mère mourante ; tu m'as donné de nouveau un père et une mère. Moi aussi, je veux accomplir ses dernières paroles en observant tes saints commandemens. Je veux surtout honorer mes nouveaux parens. »

« Bravo, Antoine, dit le forestier, fais cela, tu t'en trouveras bien. » La forestière montra à l'enfant une petite chambre avec un lit bien propre, et tous se livrèrent au repos avec un cœur satisfait.

Le lendemain, de bonne heure, les enfans étaient de nouveau rassemblés autour de la représentation de l'enfant Jésus dans la crèche. Elle fut pendant le jour de Noël et les jours de fête suivans leur unique plaisir.

Mais cette joie innocente manqua

d'être troublée. Un certain Monsieur de Schilf, jeune homme, grand amateur de la chasse, et qui venait souvent visiter le forestier, entra un jour dans la chambre. Il se permit plusieurs remarques et railleries sur cette manière de présenter aux enfans la crèche de Jésus, prétendant qu'il ne pouvait s'imaginer à quoi cela pouvait être bon.

« A quoi? dit le forestier. Regardez par la fenêtre, mon jeune Monsieur. Voyez la terre couverte de neige, les arbres de la forêt courbés sous son poids; on ne voit d'autres fleurs que celles formées par la glace contre les vitres de nos fenêtres. Nos arbres sont dépouillés de leurs fruits et de leur verdure, ils sont blanchis par la gelée, et de longs glaçons pendent à notre toit. Ces pauvres enfans sont comme prisonniers dans la chambre, à peine le froid leur permet-il de faire un pas hors de la maison ; y a-t-il donc

un si grand mal que de bons parens cherchent à leur procurer un peu de distraction? Ce paysage en miniature, avec ces forêts verdoyantes, ces prairies émaillées de fleurs, ces moutons paissant près de leurs pâtres, leur rappelle le printemps, et forme presque le seul plaisir qu'ils puissent goûter pendant l'hiver.

« Mais tout cela n'est pas le point principal. Nous autres Chrétiens nous nous réjouissons pendant les fêtes de Noël de ce que la bonté infinie de Dieu pour nous se soit manifestée en Jésus-Christ sous une forme humaine. Et alors nous voudrions aussi faire partager cette joie à nos enfans, en la mettant à leur portée. Les plus grands peintres, dans leurs tableaux qui depuis des siècles sont un objet d'admiration, ont cherché à rendre cette sainte histoire. Moi-même, dans mes voyages, en passant par Dresde, j'ai plusieurs

fois admiré le chef-d'œuvre représentant la naissance de Jésus-Christ et connu sous le nom de la Sainte-Nuit. Les critiques que vous pourriez faire de ma représentation, bien imparfaite il est vrai, pourraient aussi être élevées contre ce superbe tableau : ainsi elles ne méritent pas d'être réfutées. D'ailleurs ces tableaux si précieux sont faits seulement pour de grands seigneurs, ils perdraient tout leur prix pour des enfans. Je suis sûr que les miens ne voudraient pas échanger leur crèche contre ce tableau de Dresde tant vanté.

« Laissez-nous donc, mon cher Monsieur de Schilf, nous autres gens simples, conserver les anciennes mœurs de nos pères. Je me rappelle que, lorsque j'étais enfant, la crèche était mon plus grand plaisir, et qu'elle ne resta pas sans fruit pour moi. Puisse-t-elle donc aussi devenir pour mes enfans une source de joie et de bénédictions! »

CHAPITRE III.

La Famille du forestier.

Le garde forestier qui avait recueilli le pauvre orphelin, était un brave et honnête homme. Religieux, bienveillant envers tout le monde, il se montrait infatigable à remplir ses devoirs; rien n'égalait sa fidélité pour le service de son prince. Il suivait strictement la manière de vivre de ses ancêtres.

En commençant la journée, sa première occupation était de prier en commun avec sa femme et ses enfans; il la terminait de même.

« Comment pourrions-nous, disait-il, ne pas élever chaque jour nos pensées vers celui qui nous donne la vie, la nourriture, et qui nous procure toute sorte de bien? Ce doit être, il me semble, un aspect touchant, même

pour des anges, de voir un père et une mère s'agenouiller au milieu de leurs enfans, et tous, pénétrés de reconnaissance, élever leurs mains et leurs pensées vers Dieu. Le père céleste, en les contemplant, doit les bénir. »

Avant et après le repas le forestier et toute sa famille priaient de même avec recueillement. Un jour, il rentra avec Monsieur de Schilf au moment où l'on servait la soupe, il l'engagea à dîner. Ce jeune seigneur s'assit à table sans prier. Mais le forestier, toujours franc, lui dit d'un ton sérieux : « Fi donc, Monsieur, c'est ainsi que se conduisent les sangliers de la forêt; ils avalent les glands sans songer à celui qui les leur envoie. » Le jeune homme voulut répliquer, prétendant que c'était une chose assez insignifiante de prier ou non, en se mettant à table. Le forestier lui répondit avec force : « Ce qui nous rend meilleurs, est toujours

de grande importance. La piété est bonne à toutes choses ; mais jamais encore je n'ai vu qu'oublier Dieu ait produit de bons fruits ; j'ai même déjà vu le contraire. Priez donc avec nous, ainsi qu'il convient à un chrétien et à un homme raisonnable, ou bien vous aurez été pour la dernière fois à la chasse avec moi. Je ne veux rien avoir de commun avec un païen, je ne veux pas même m'asseoir à la même table que lui. Cependant, ajouta-t-il avec plus de calme, je sais bien que vous n'y avez pas réfléchi ; vous avez vu plusieurs jeunes seigneurs qui se mettaient à table sans prier, et vous avez voulu les imiter, croyant par là vous donner un air plus distingué. »

Le jeune homme se leva de nouveau et voulut bien prier avec les autres. Cependant il le fit par amour pour la chasse et non par recueillement.

Le digne forestier n'était jamais plus heureux que lorsqu'il se trouvait au milieu de sa famille. « Pourquoi, disait-il, irais-je chercher au loin les plaisirs quand je puis en trouver de plus doux chez moi? » Après avoir terminé son travail, il buvait tranquillement sa bière à la maison, et les dimanches son verre de vin, causant avec sa femme, ou racontant à ses enfans des histoires amusantes et instructives. Quand il était fort bien disposé, il prenait sa harpe. « Elle nous tient lieu, disait-il, de concert et d'opéra pendant les longues soirées d'hiver. » Dans sa jeunesse il avait donné du cor, mais le médecin le lui défendit, et comme il aimait beaucoup la musique, il s'adonna alors à la harpe. Sa femme savait plusieurs belles chansons, il les accompagnait de son instrument. Les enfans eux-mêmes avaient appris quelques petits couplets proportionnés

à leur âge, et ils chantaient tous ensemble à l'envi des oiseaux de la forêt.

Les enfans allaient à l'école du village d'Eschenthal, leur paroisse. Chrétien et Catherine y retournèrent chaque jour, aussitôt que les fêtes furent passées et que les chemins furent praticables.

Antoine les y suivit avec plaisir, et bientôt il surpassa tous ses camarades. Son amour pour le travail et ses moyens étaient extraordinaires. Le soir, quand le forestier revenait de la chasse, et qu'il était assis dans son fauteuil près du fourneau, il appelait les enfants pour qu'ils lui rendissent compte de ce qu'ils avaient appris à l'école et pour qu'ils lui montrassent leurs cahiers. Les récits d'Antoine étaient toujours les meilleurs, son écriture la plus belle, et bientôt il sut très-bien lire. Lorsqu'après le sou-

per les enfans faisaient la lecture à tour de rôle, c'était toujours Antoine qu'on aimait le mieux entendre.

« Il lit d'une manière si naturelle, disait la forestière, que si l'on ne voyait pas le livre posé devant lui, on croirait qu'il raconte une histoire qu'il connaît déjà. »

Les enfans aimaient beaucoup le dimanche. Le forestier alors n'allait pas à la chasse; et ils pouvaient passer toute la journée auprès de lui. « Je m'occupe, disait-il, pendant six jours de la semaine, sans relâche, du service de mon prince, mais le dimanche est voué au culte d'un maître plus puissant. D'ailleurs, mes ouvriers et moi, nous pouvons bien aussi jouir d'un jour de repos. »

Dès le matin de bonne heure, le père, la mère et les enfans allaient à l'église d'Eschenthal. Le chemin traversait tantôt des coteaux boisés, tan-

tôt d'étroites vallées entourées de rochers buissonneux et de hauts arbres.

« Oh qu'il fait beau dans la forêt, disait alors Antoine; que la verdure des arbres est ravissante dans l'éclat du soleil levant! Il me semble que le dimanche la forêt est plus belle encore : la verdure des arbres paraît plus douce; le chant des oiseaux est plus joyeux. Et ce silence qui règne partout; on n'entend que la cloche de l'église qui résonne dans le lointain. Ici tout est calme, tout est tranquille comme dans l'église même. »

« Oui, il règne ici quelque chose d'aussi solennel que dans une église, dit le forestier. La forêt est aussi un temple du Seigneur. C'est le Tout-puissant qui disposa ces arbres comme des colonnes, et qui joignit leurs branches pour former un dôme de verdure. Tout, depuis cet énorme chêne couvert de mousse, jusqu'à ce petit

muguet qui croît à nos pieds, nous annonce sa puissance et sa bonté. Oui, toute la terre, jusqu'à la voûte des cieux, est un temple de sa magnificence. C'est surtout le dimanche que nous devons l'adorer et contempler avec recueillement ses œuvres si belles. C'est dans ce temple superbe que lui-même a formé, que nous pouvons reconnaître sa grandeur incompréhensible et sa magnificence ; mais c'est dans nos églises, quoiqu'elles soient bâties par la main des hommes, c'est là surtout qu'il nous révèle de plus près les décrets de sa sainte volonté. C'est aussi dans ce but que le fils de Dieu devint homme, qu'il nous enseigna et qu'il ordonna la prédication. Dans les temples et les églises de toute la chrétienté l'on annonce aujourd'hui sa doctrine à des millions d'hommes. Voilà pourquoi, mes enfans, quand vous serez à l'église, écoutez bien

attentivement chaque mot du prédicateur, et conservez-les tous dans vos cœurs. » Tels étaient les discours qu'il tenait à ses enfans en allant à l'église; au retour il leur parlait du sermon, et ils s'empressaient tous de lui raconter ce qu'ils en avaient retenu.

C'était surtout au dîner du dimanche que le forestier était gai, parce que les autres jours de la semaine il mangeait ordinairement dans la forêt. Il servait lui-même les enfans avec la plus tendre affection. « Mangez, mes enfans, mangez, leur disait-il, et remerciez Dieu de ses bienfaits. »

En se levant de table, il se promenait avec eux dans la forêt, leur apprenait à connaître les différens arbres et les différentes plantes, en vantant leur beauté et leurs usages divers. « C'est ainsi, disait-il, que Dieu a embelli jusqu'à la plus petite plante et l'a rendue utile à l'homme. »

Pendant le printemps ou l'été, lorsque la soirée était belle, la forestière mettait le couvert près de la maison sous un grand tilleul. Son mari jouait de la harpe, et les oiseaux de la forêt joignaient leur chant à celui de sa famille.

Antoine se trouvait bien heureux au milieu de ces bonnes et dignes gens, chez qui régnaient l'union, l'affection, la piété vraie, l'amour du travail et le contentement. Il était bien reconnaissant envers Dieu de ce qu'il l'ait conduit dans une telle famille. Mais aussi était-il plein d'obligeance envers ses parens adoptifs. Quand le forestier rentrait le soir, Antoine courait aussitôt à sa rencontre, lui présentant ses pantoufles et sa vieille redingote grise à paremens verts. Quand la forestière faisait la cuisine, il lui apportait du bois, cherchait de toute manière à la soulager, et allait au-devant de tous ses désirs.

Il savait même se rendre très-utile à son père adoptif. Le forestier dressait le plan des forêts confiées à ses soins; il les coloriait et écrivait à côté en gros caractères le nom de chacune d'elles, et y ajoutait une couronne de verdure selon les arbres qu'elle contenait.

Bientôt Antoine fut en état de dessiner ces plans. Il parvint même à si bien les orner, que le forestier ne pouvait assez s'en étonner. Tantôt il dessinait un chêne contre lequel s'adossait un écusson portant le nom de la forêt, et de côté l'on voyait un sanglier qui cherchait des glands.

Tantôt encore le nom de la forêt était gravé sur un rocher surmonté de sapins, et au bas du rocher se reposait un cerf.

Antoine montra bientôt une véritable passion pour le dessin; tous ses momens de loisir, il les employait à

crayonner ou à peindre des paysages, des animaux, des oiseaux, des fleurs ou des arbres. Jamais il ne restait oisif. Le forestier et sa femme aimaient ce bon enfant comme leur propre fils; leurs enfans même, animés par l'exemple d'Antoine, devinrent plus complaisans et plus laborieux qu'ils ne l'avaient été auparavant.

CHAPITRE IV.

Suite de l'histoire d'Antoine.

Un jour le forestier chargea Antoine d'aller porter des bécasses au château de Felseck, qui se trouvait dans le voisinage et qui appartenait au prince : l'intendant avait un hôte qu'il voulait régaler de ce gibier.

En s'y rendant, Antoine passa devant une cascade, qui, sortant de noirs sapins, se précipitait, blanche comme la neige, du haut d'un rocher. A quel-

que distance il vit un Monsieur qui dessinait la cascade; il s'en approcha, regarda son ouvrage et ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh! que c'est beau, voilà ce que j'appelle peindre! » Il demanda la permission de regarder de plus près ce beau travail, et il l'obtint. « Il semble, dit-il en l'examinant, que cette feuille de papier est un miroir dans lequel se réfléchissent en miniature la cascade, les arbres et les rochers environnans. Comme cette eau qui jaillit du rocher est claire; comme cette écume blanche fait un bel effet sur ces pierres couvertes de mousse! Et cette tendre verdure qui couvre ce roc, qu'elle est fraîche! on voudrait la saisir. Comme ces sapins sauvages s'élèvent hardiment vers le ciel! Et ce cerf, que vous venez de peindre buvant dans le ruisseau, qu'il est naturel! En le voyant si légèrement posé, on devine que sa course doit être rapide. Les cerfs que

je dessine ont l'air d'être estropiés, je ne sais pas leur donner de vie. »

Les louanges franches du jeune garçon firent un grand plaisir au peintre, mais ce qui lui plut davantage encore, ce fut son goût si vrai pour son art. Il lui dit en souriant : « Tu es donc, à ce que je vois, aussi un petit peintre. » — « Oh ! dit Antoine, jusqu'ici je croyais même être non pas un petit, mais un grand peintre. Mais à présent je vois bien que je ne suis ni l'un ni l'autre. » — « Je désire cependant voir tes ouvrages, reprit l'artiste. Je viendrai te voir, et tu me les montreras. Qui sont tes parens, ou demeures-tu ? » — « Hélas, dit Antoine, je suis un pauvre orphelin. Monsieur le forestier Grünewald m'a recueilli. »

« Sans doute, dit le peintre, que tu es son parent, un de ses neveux peut-être ? » — « Non, répliqua Antoine, je vins comme étranger dans sa mai-

son, lui et sa femme m'accueillirent de suite et me traitèrent comme leur propre enfant. » — « Voilà qui est bien beau, dit le peintre ; mais comment cela s'est-il fait? » Antoine lui raconta tout au long son histoire ; l'artiste, après l'avoir écouté très-attentivement, lui dit :

« Le forestier et sa femme paraissent être de bien dignes gens. Salue-les de ma part et dis-leur que demain je viendrai les visiter, afin de les remercier au nom de l'humanité de l'amour qu'ils t'ont témoigné. »

Le peintre se nommait Riedinger; il était arrivé depuis peu de jours au château seigneurial pour y rafraîchir quelques vieux tableaux. Il profita de cette occasion pour dessiner quelques-uns de ces sites montagneux, qui lui plaisaient beaucoup. Dès le jour suivant il vint voir le forestier. Ces deux hommes se convinrent mutuellement

et se lièrent d'amitié. Le peintre demanda à voir les dessins d'Antoine. La femme du forestier les vanta avec complaisance. « Croyez-moi, lui dit-elle, ils sont au-dessus de toute comparaison. » Antoine restait, en rougissant, près de la porte : « Vous verrez, Monsieur Riedinger, dit-il, que ce n'est rien du tout. » Le peintre l'engagea à les lui montrer, et Antoine les alla chercher. Monsieur Riedinger les regarda très-attentivement et se mit plusieurs fois à sourire. Ils lui plurent beaucoup, quoiqu'il y trouvât nombre de fautes. « Vraiment, dit-il, cet enfant pourra devenir un bon peintre : abandonnez-le moi, Monsieur Grünewald, vous verrez qu'il vous causera de la joie. » — « J'y consens, dit le forestier, en lui donnant la main. Voilà long-temps que je me demande ce que j'en pourrai faire. Il va avoir quatorze ans, et il n'a plus

rien à apprendre à l'école d'Eschenthal. Il est trop délicat et trop compatissant pour devenir un chasseur. Il a plutôt le caractère doux de sa mère que celui de son courageux père. Si vous croyez qu'il puisse faire un bon peintre, prenez-le pour le former. Que demandez-vous pour vos leçons ? »

« Ce que je demande ? dit le peintre; il ne peut pas être question de cela. Vous m'avez enseigné par votre exemple comment l'on doit traiter de pauvres orphelins : une bonne action en fait naître d'autres, elles se suivent tout naturellement. Soyez tranquille, sitôt que j'aurai fini mon ouvrage au château, j'emmènerai Antoine en ville, et je n'épargnerai aucune peine pour en former un artiste distingué. » Antoine sautait de joie. Mais lorsqu'au bout de quelques jours la voiture du peintre s'arrêta devant la porte de la maison et qu'il s'agit de partir, alors le bon

enfant pleura amèrement. Mais le forestier lui dit : « Ne pleure pas, Antoine : il n'y a pas bien loin d'ici à la ville ; nous irons souvent t'y voir, et toi aussi, tu pourras nous visiter facilement les dimanches et jours de fête. » — « J'y mets la condition, dit-il à Monsieur Riedinger, qu'Antoine vienne parfois nous voir, et surtout qu'il passe toujours les fêtes de Noël auprès de nous. Il faut que vous le lui permettiez. » — « Très-volontiers, et même, si vous et votre femme ne vous y opposez pas, je vous l'amènerai moi-même. »

Après cela ils se donnèrent la main. Antoine remercia encore ses parens adoptifs. Ils lui recommandèrent de respecter comme un père le maître qui avait de si bonnes intentions pour lui.

Antoine monta en voiture avec son nouveau protecteur au milieu des bé-

nédictions de la famille du forestier.

L'excellent peintre tint toutes ses promesses. C'était un plaisir pour lui de diriger un élève qui avait de si bonnes dispositions. Il venait souvent visiter le forestier; parfois même il passait quelques jours chez lui, afin de dessiner d'après nature plusieurs beaux sites. Alors le maître ne pouvait assez louer son élève. « Entre nous, disait-il au forestier, il deviendra un artiste bien plus habile que moi. »

Au bout de quelques années, Monsieur Riedinger revint pour les fêtes de Noël avec Antoine, qui était devenu un beau jeune homme. Après le souper le peintre resta seul avec le forestier et sa femme; Antoine et les enfans étaient déjà couchés depuis long-temps. Les bonnes gens virent bien que Monsieur Riedinger avait quelque chose à leur communiquer. Enfin il commença ainsi :

« Antoine sait tout ce qu'il peut apprendre auprès de moi, il faut à présent qu'il voyage, qu'il aille en Italie; cela coûtera beaucoup, il est vrai, mais aucun capital ne pourrait être mieux employé; et je vous réponds que cet argent-là portera dans son temps de bons intérêts. Les frais d'un pareil voyage surpassent la fortune d'un simple particulier; mais voilà ce que j'ai imaginé. Antoine gagnera par lui-même quelque chose; cependant il aura besoin encore de secours, parce qu'il est nécessaire qu'il ait du temps à lui, afin qu'il puisse continuer à se perfectionner. J'y contribuerai autant qu'il sera en mon pouvoir; car, encouragé par votre exemple, je me suis mis dans la tête de faire d'Antoine un peintre sans qu'il lui en coûte rien. Les ouvrages qu'il a faits jusqu'ici m'ont été très-bien payés : j'ai mis cet argent de côté, et je vais l'employer à

le faire voyager; néanmoins cela ne suffit pas, il s'en faut de beaucoup. Seriez-vous disposés à ajouter la somme qui manque encore? je dois vous dire qu'elle est forte; mais ne faut-il pas terminer la bonne œuvre commencée? » Il tendit la main au forestier, espérant qu'il donnerait son consentement. Celui-ci voyait avec un grand plaisir la bonne conduite d'Antoine et les progrès qu'il avait faits. Sa fortune était assez considérable. Il regarda sa femme, qui lui répondit par un signe de tête approbatif. Alors il frappa dans la main du peintre et lui dit : « Eh bien, si cette somme ne dépasse pas mes moyens, je veux la donner! »

Ils firent le calcul des frais de voyage, et il fut unanimement résolu qu'au printemps prochain Antoine se mettrait en route.

Le jour suivant le peintre et son

élève montèrent en traîneau pour retourner à la ville. Pendant l'hiver le forestier et sa femme firent les préparatifs pour le voyage d'Antoine.

Le brave homme acheta du drap, afin d'habiller convenablement son fils adoptif. Il chercha sa malle de voyage et la fit recouvrir à neuf d'une peau de daim. La forestière et ses deux filles travaillaient assidûment afin de le bien fournir en linge. Au commencement du printemps il vint passer encore plusieurs jours avec ses parens. Son père adoptif lui témoigna une bien grande affection, et lui donna encore beaucoup de bons conseils, de leçons pleines de sagesse et de prudence. Il prit lui-même la peine d'emballer ses effets. Chaque fois que la forestière lui donnait un nouvel habillement, Antoine était ému jusqu'aux larmes. « Oh, combien, combien vous faites pour moi,

leur disait-il; mes propres parens, s'ils vivaient, ne pourraient faire davantage! »

La malle fut envoyée d'avance à un peintre célèbre, à qui Monsieur Riedinger avait recommandé Antoine; car ce dernier voulait voyager à pied. Chrétien, son ami intime, lui fit encore cadeau d'une petite valise dans laquelle il pût enfermer les effets destinés à son usage habituel.

Enfin vint le jour du départ. Après le dîner, Antoine voulait encore aller en ville chez Monsieur Riedinger, et de là se mettre en route. Ils dînèrent ensemble pour la dernière fois. C'était une touchante fête de famille. Le forestier regarda autour de lui; il régnait un pénible silence : « Allons, mes enfans, ne soyez pas si tristes, et toi aussi, bonne mère, essuie cette larme. Vous n'y pouvez rien changer. Quand les fils grandissent, il faut qu'ils aillent

dans le monde, et vous aussi, mes filles, vous approchez de l'âge où vous devrez peut-être quitter la maison paternelle. Cependant, quand même des montagnes et des vallées nous sépareront, nos ames seront toujours unies. Quelque triste que soit la séparation, nous nous reverrons un jour, soit ici, soit dans le ciel. » Ce digne homme parvint bientôt à les égayer. Il fit apporter une bouteille d'un bon vin, uniquement réservé pour les jours de fête. Il en versa à la mère et aux deux filles, quoiqu'elles s'en défendissent. Donnez du vin aux affligés, dit-il, en souriant. » Antoine et Chrétien tendirent leurs verres sans se faire prier. A la fin du repas le forestier éleva le sien en disant : « A un bon voyage, Antoine, et à un heureux retour ! » — « Dieu le veuille, dit la forestière, » et tous burent en joignant leurs vœux aux siens. Ils avaient

tous les larmes aux yeux, Antoine surtout était très-ému; il ne put retenir ses pleurs en disant : « Oh mes bons parens, que je vous dois de reconnaissance! que serais-je sans vous? Jamais je ne pourrai m'acquitter de tout ce que vous avez fait pour moi; Dieu veuille vous le rendre. Puisse-t-il me mettre en état de vous témoigner un jour par des actions ma reconnaissance, ainsi qu'à mon frère et à mes sœurs, pour tout le bien que vous m'avez fait »

« Oui, cher Antoine, dit le forestier, je ne puis te le cacher, nous faisons beaucoup pour toi; et quand je regarde ton frère et tes sœurs, je dirais presque que nous faisons trop. Quant à moi et à ma bonne femme, il ne nous faut plus grand'chose. Nos cheveux sont gris. Tant que nous vivrons, sans doute nous aurons du pain. Mais, cher Antoine, si jamais ton frère

ou l'une de tes sœurs se trouvaient dans le besoin, ne les y laisse pas et n'oublie point ce que la reconnaissance impose. Donne-moi ta main, Antoine. N'est-ce pas, jamais tu ne les abandonneras? » — « Oh! mon cher père, s'écria Antoine en tendant la main au forestier, je serais l'homme le plus ingrat, si je venais à perdre le souvenir de vos bienfaits! Non certainement, jamais je n'oublierai votre amour. Ce serait pour moi le plus grand bonheur, si un jour je pouvais vous faire du bien, à vous, mon digne père, à ma tendre mère, à mon frère et à mes sœurs chéries. »

« Je te crois, Antoine, dit le forestier, mais il est temps de nous quitter. » Il se leva en disant : « Mets-toi à genoux, cher fils, afin que je te donne encore la bénédiction paternelle. » Antoine s'agenouilla. Le forestier éleva ses yeux au ciel; sa figure et toute sa personne avaient quelque chose de

solennel. Il bénit le jeune homme et ajouta : « Que Dieu t'accompagne dans tous tes sentiers, qu'il te préserve du péché, et qu'il te ramène bon et pur dans nos bras. « La mère et les enfans les entouraient avec recueillement, et les mains jointes, les yeux remplis de larmes, tous dirent amen d'une voix émue.

Le forestier releva Antoine, le serra dans ses bras, et lui dit : « Va, que Dieu t'accompagne ; aie-le toujours devant les yeux et n'oublie pas que son regard te suit partout : n'oublie surtout jamais ce que tu te dois à toi-même. Les biens et les plaisirs de cette terre ne valent pas la peine que nous chargions notre conscience pour l'amour d'eux. Songe que nous ne sommes pas créés seulement pour cette courte vie, mais qu'il est une éternité. Fuis chaque occasion de faire le mal, fuis surtout les hommes qui tournent

en ridicule la foi de leurs pères et qui peuvent rire des bonnes mœurs. Encore une fois adieu, et que Dieu soit avec toi. »

La forestière lui dit : « Antoine, vois mes yeux rougis par les pleurs, vois mes joues humides; pour l'amour de ces larmes, reste bon, honnête et dévoué à Dieu. Songe à mes pleurs, quand tu te sentiras tenté de faire le mal. Jusqu'ici tu ne nous as causé que de la joie; ne nous fais pas de chagrin. Quelque triste que je sois à présent, je suis cependant pleine d'espoir. Mais si jamais nous apprenions que tu as commis une mauvaise action, c'est alors que nous verserions des larmes amères. N'oublie pas nos exhortations; que les dernières paroles de ta mère défunte restent toujours présentes à ta mémoire. »

Toute la famille accompagna assez loin le jeune homme, qui était bien

triste et profondément ému. Enfin, ils lui dirent adieu pour la dernière fois; Antoine s'éloigne, mais eux restent immobiles. Le jeune homme se retourne bien souvent en faisant des signes avec son chapeau. Le forestier et Chrétien lui répondent de même. La femme et les filles agitent de leur côté leurs mouchoirs blancs jusqu'à ce qu'enfin le jeune voyageur, le bâton à la main et la valise sur le dos, ait disparu derrière un coteau boisé.

CHAPITRE V.

Le présent de Noël.

C'était la troisième fois que la veille de Noël se renouvelait depuis le départ d'Antoine. Ce jour-là le garde revint de meilleure heure de la forêt avec son fils Chrétien. Il faisait très-froid : les rayons du soleil couchant doraient les croisées de la chambre;

les vitres rondes commençaient déjà à se couvrir de glace et brillaient comme des diamans à la clarté rougeâtre du ciel. Le forestier s'assit dans son fauteuil près du grand fourneau. Il attisa le feu; la flamme s'éleva bientôt et répandit une clarté incertaine dans la chambre, se réfléchissant dans les fenêtres et augmentant l'éclat des vitres glacées.

La forestière entra dans la chambre. « Est-il arrivé une lettre d'Antoine? » lui demanda son mari. « Non, » répondit-elle tristement. « C'est singulier, dit-il, en secouant la tête : nous recevions toujours une de ses lettres pour la veille de Noël. Il écrivait très en détail, et ses lettres étaient le plus grand plaisir que j'éprouvasse ce jour-là. Que fait-il donc, ce garçon, pour avoir négligé d'écrire? »

A peine le forestier achevait-il ces mots, que la porte s'ouvrit et qu'un

messager se présente. Ses cheveux étaient blanchis par la gelée. Il avait une lettre à la main et sur le dos il portait une caisse en bois de sapin tout-à-fait plate, mais assez large et si haute qu'il fut obligé de se baisser pour entrer dans la chambre. « Cette caisse contient sans doute un miroir, » dit Catherine. Le messager remit la lettre au forestier et déposa la caisse. « Elle est de Monsieur le peintre Riedinger, dit le forestier; que veut dire cela? je croirais presque qu'il est arrivé un malheur au pauvre Antoine. » Il ouvrit précipitamment la lettre et la parcourut à la hâte à la lueur du feu.

« Figurez-vous, dit-il avec joie, Antoine nous envoie de Rome un tableau pour nos étrennes. Il l'a adressé à M. Riedinger, en le priant d'y faire mettre un beau cadre doré et d'avoir soin qu'il nous arrivât sans

faute pour la veille de Noël. Le tableau est un vrai chef-d'œuvre, à ce que marque M. Riedinger. Antoine est vraiment un brave jeune homme; que je voudrais pouvoir l'embrasser! »

« Catherine, dit-il, apporte donc un verre de vin à ce brave homme, en attendant le souper. Il lui fera du bien, car il fait un froid terrible là-dehors. » Le messager prit le vin avec reconnaissance, mais refusa de s'arrêter, disant qu'il avait des parens à Eschenthal, et qu'il comptait passer les fêtes auprès d'eux. C'est bien, dit le garde, et il le congédia après l'avoir bien récompensé.

« A présent, ajouta le forestier, venez tous vous asseoir autour de moi. La lettre de M. Riedinger en contient une autre d'Antoine; je veux vous en faire part. » Louise se hâta d'apporter de la lumière, afin que son père

pût lire plus facilement. Tel en était le contenu :

« Mes chers et bons parens!

« Vous recevez ci-joint un cadeau de Noël, un tableau auquel j'ai travaillé avec beaucoup de soin. Il représente notre Sauveur dans la crèche. Plusieurs artistes m'ont assuré que j'ai bien réussi. Je désire qu'il puisse vous causer une partie du plaisir que j'ai éprouvé en voyant la représentation de l'enfant Jésus dans la crèche, lorsque j'entrai dans votre maison pour la première fois. Certainement qu'alors votre plaisir ne serait pas faible.

« Que ne puis-je venir chez vous en même temps que mon tableau, afin de vous le présenter moi-même! Il est vrai que je suis dans un pays superbe. Je vous écris en Novembre, l'hiver règne depuis long-temps chez vous; votre toit, les sapins et les chê-

nes gémissent sous le poids de la neige, tandis qu'ici les orangers et les citronniers nous présentent leurs fleurs argentées et leurs fruits dorés. Cependant, au milieu de cette magnificence je regrette votre foyer champêtre, près duquel j'ai passé les plus beaux momens de ma vie.

« C'est à votre bonté que je dois d'avoir vu le beau ciel d'Italie, que je devrai encore d'être un artiste, si jamais je mérite ce nom. C'est votre représentation de la crèche qui a d'abord éveillé mon talent. Elle est toujours devant mes yeux, et quelque beaux que soient les chefs-d'œuvre que j'ai occasion d'admirer ici, ils ne m'enchantent pas autant que je le fus alors. Les heureuses années de l'enfance sont cependant ce qu'il y a de plus doux; tout nous semble embelli par l'éclat de l'aurore : il est dommage qu'elles passent aussi vite.

« Quand vous lirez ma lettre et que vous regarderez mon tableau, je serai en idée au milieu de vous. Mon cœur s'émeut de nouveau, quand je me rappelle comme je vins pour la première fois dans votre maison demi-mort de froid; comme notre bonne mère me restaura, en me donnant une nourriture chaude, comme vous m'avez adopté pour votre fils, et comme Chrétien, Catherine et Louise partagèrent si joyeusement avec moi leurs étrennes.

« O mon père bien-aimé, je baise plein de reconnaissance vos mains respectables et celles de ma mère adoptive. J'embrasse mon frère et mes sœurs. Je me réjouis déjà d'avance de pouvoir vous dire de près, dans quelques années, combien je suis de tout mon cœur,

« Votre reconnaissant et tout affectionné fils, ANTOINE.

« Rome, le 15 Novembre 1756. »

« Voilà une bonne lettre, dit le forestier, en s'essuyant les yeux. Tout ce que nous avons fait pour ce brave jeune homme est encore trop peu de chose. Jamais je n'aurais pensé qu'il me donnerait tant de joie. Mais voilà le souper qui nous attend, en nous levant de table nous regarderons le tableau. » — « Oh non, dirent-ils tous d'une voix, à présent, de suite. Nous préférons cela au manger, dit Louise, je veux seulement chercher encore une lumière, afin que nous puissions mieux examiner. »

Chrétien ouvrit la caisse. « Oh! que c'est beau, que c'est charmant, s'écrièrent-ils tous à la fois. Quelles formes célestes! ces couleurs sont incomparables! » Le forestier plaça le tableau sur une petite table près du mur, et posa les deux lumières à côté. Tous les yeux restaient attachés sur ce brillant travail.

La forestière joignit religieusement les mains en disant : Vraiment, on ne peut rien voir de plus beau ! Il me semble avoir été moi-même à la crèche de Jésus. Cet enfant divin, comme il vous regarde d'un air aimant et gracieux ; il semble que dès son arrivée au monde il veuille déjà nous saluer. Et Marie agenouillée devant la crèche, comme ses yeux pleins d'affection et de tendresse se reposent sur son enfant, le tenant d'un bras, tandis que son autre main est posée sur son cœur si profondément ému : la vue de cet enfant chéri lui fait oublier la misère qui l'environne. Combien l'aspect de Joseph est respectable, et de quel air pieux il lève ses mains vers le ciel! Comme la figure de ces pâtres respire l'honnêteté et la droiture ; avec quelle piété et quel recueillement ils sont agenouillés ! Et ces anges là-haut, quelle beauté céleste! Comme ils sont

posés légèrement! Et cette clarté qui entoure l'enfant, qui éclaire tout ce qui l'environne et qui surpasse même l'éclat des anges! Vraiment, il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas se réjouir de la naissance du Sauveur, et ne pas se joindre aux chœurs célestes pour célébrer la gloire de l'Éternel. »

Jusque-là le forestier avait regardé le tableau en silence, sans détourner la vue et sans prononcer un seul mot. Tout à coup, comme s'éveillant d'un songe, il dit : « Oui, tu as raison. Quand cette histoire sainte, si bien représentée, est devant nos yeux, elle fait un effet tout particulier sur notre cœur. Je veux essayer si je puis vous exprimer toutes les pensées qu'elle m'inspire et tous les sentimens qu'elle me fait éprouver. » Il approcha son fauteuil, s'assit à une petite distance du tableau de manière à le bien voir, et commença ainsi :

« Nous voulons, mes chers enfans, porter d'abord nos regards sur l'enfant divin couché dans la crèche. Pour quelques instans, ne songeons pas à sa céleste origine, et ne voyons en lui qu'un enfant humain. Faible et délaissé, enveloppé dans des langes grossiers, il est couché sur un peu de paille et de foin. Mais sa tendre mère le salue d'un doux sourire et lui prodigue les soins les plus affectueux; le fidèle père nourricier, plein d'intérêt, se tient à ses côtés, prêt à protéger la mère et l'enfant de son bras vigoureux et à les nourrir du travail de ses mains. Un bon père, une mère tendre, un enfant qui, parvenu à peine à l'âge de raison, répond avec reconnaissance à leur amour; n'est-ce pas là le plus beau spectacle qui existe sur la terre, un spectacle qui doit réjouir les anges eux-mêmes? Cette touchante réunion du père, de la mère

et de l'enfant, c'est à Dieu qu'elle est due.

« O mes amis! en voyant ce nouveau né dans la crèche, dites-vous : moi aussi, dans mon enfance j'étais faible et hors d'état de suffire aux premiers besoins. Je serais mort d'inanition, si mes parens ne m'avaient accueilli avec tendresse; mais je fus reçu avec joie et bonheur : tout était déjà préparé pour mon arrivée. Ma mère m'enveloppa dans les langes qu'elle-même avait filés, blanchis et cousus pour moi; jour et nuit elle m'entourait de ses soins. Quand je dormais, elle veillait près de mon berceau, souvent sa sollicitude pour moi la priva du sommeil. Mon père partagea ses inquiétudes et travailla pour mon entretien. Rappelez-vous ces soins et remerciez Dieu de vous avoir donné de bons parens. C'est lui qui inspira au cœur de votre mère

cet amour inexprimable; c'est lui qui donna à l'auteur de vos jours cette affection paternelle. Ne soyez donc pas ingrats envers vos parens. Un fils ou une fille qui pourraient oublier ce que leur mère a souffert pour l'amour d'eux, ce qu'il a coûté de peines à leur père pour les nourrir, les vêtir, les élever, seraient privés de tout sentiment humain.

« Après avoir regardé la sainte famille, jetons un coup d'œil sur les anges qui planent au haut du tableau, et de là sur les animaux que renferme l'étable. Mais d'abord considérez encore la sainte Vierge : sa figure exprime une innocence céleste, la tendresse la plus maternelle. Regardez les nobles traits de Joseph; qu'ils sont pleins d'expression ! Voyez ce charmant enfant, dont le sourire est si gracieux, dont les yeux brillent comme des étoiles; puis abaissez vos

regards sur les têtes rudes et grossières du bœuf et de l'âne. Quel air stupide! voyez comme leur bouche s'avance; cela vous prouve qu'ils ne songent qu'à leur nourriture; ils ne connaissent rien de plus élevé : la faculté de sourire leur a été même refusée. Qui peut voir l'homme auprès d'eux, et ne pas le reconnaître pour un être d'une plus noble nature, appartenant à une classe bien supérieure. L'homme le plus grossier croirait qu'on veut l'injurier, si on lui disait : tu ne vaux pas mieux que le bœuf qui traîne la charrue, que l'âne qui porte les fardeaux, et qui après sa mort tombe en putréfaction. Non, l'homme ressemble plutôt aux anges de Dieu, qui peuvent reconnaître leur Créateur, et qui chantent ses louanges; car il est le seul être sur la terre qui en soit capable. En vain a-t-il quelque analogie avec les animaux, il n'en est pas

moins allié de plus près aux anges du ciel. Qu'il vienne au monde en pleurant et en gémissant, qu'il y souffre beaucoup, qu'il fleurisse pendant de courts instans, pour se fâner bientôt après, semblable à la fleur des champs; qu'il se décompose comme les animaux: c'est seulement sa forme extérieure qui se réduit en poussière. Il est en lui un esprit immortel, un ange caché sous une forme matérielle. Sitôt que cette enveloppe tombe, l'homme devient un ange parfait, si toutefois il a rempli sa destination sur la terre, et s'il a vécu conformément à la volonté de son Créateur. Le peintre a très-bien fait d'ajouter encore un agneau et un panier plein de fruits qu'on représente en offrande à l'enfant nouveau né. Toutes les créatures de la terre sont soumises à l'homme; il dompte les bêtes les plus fortes et les contraint à le servir : le mouton lui

donne son lait et sa laine; c'est pour lui que la terre produit ses plus beaux fruits. Dieu n'a fait l'homme inférieur aux anges que de quelques degrés; il l'a couronné de gloire et de grandeur, il l'a rendu le maître de toutes ses œuvres, il a tout soumis à sa domination. Le lieu même dans lequel nous apercevons cet enfant et ses parens, la misérable crèche et la pauvre étable ne sont pas sans signification. Il ne faut pas de palais à l'homme pour remplir sa destination; il peut vivre heureux dans la plus triste cabane et y mourir en paix. Nous n'apercevons dans l'étable que pauvreté et indigence. Pour être véritablement heureux et digne d'être honoré, l'homme n'a besoin ni de velours, ni de soie, ni d'or, ni d'argent. C'est dans tout ce qu'il y a de plus important que Dieu n'a pas fait de distinction parmi les hommes. Une

pauvre étable reçoit les êtres les plus saints, les plus heureux et les plus augustes qui aient jamais vécu sur la terre.

« Mes enfans, ce que je vous ai dit jusqu'ici est très-consolant et doit nous satisfaire; cependant ce n'est encore que ce qu'il y a d'humainement beau dans cette histoire. Le plus essentiel, c'est l'origine céleste et la haute destination de cet enfant divin; car Jésus-Christ, le fils du Tout-puissant, s'est fait homme et est venu sur cette terre pour sauver le genre humain, déchu de sa pureté et de sa dignité primitives, et pour le ramener à Dieu.

« C'est en lui que s'est manifestée la bonté du Très-Haut; c'est dans lui que nous voyons Dieu caché sous une forme mortelle. Il naquit dans la plus profonde pauvreté, il fut couché comme enfant dans une crèche, ne sachant où poser sa tête, et il mourut à la

croix comme un malfaiteur. Et cependant, sans aucun secours, sans richesses et sans armes, il a changé la face de la terre par sa sagesse divine, son amour et sa toute-puissance; il a éclairé, ennobli, sauvé le genre humain et prouvé ainsi son origine divine.

« Voilà les idées que nous suggère la vue de ce tableau, comme la lecture de l'histoire sainte.

« Voyez, il fait nuit; une obscurité profonde couvre la contrée, la scène est seulement éclairée par la clarté que répand l'enfant divin. C'est ainsi qu'à la naissance de Jésus-Christ les ténèbres de l'ignorance et du paganisme couvraient la surface de la terre; mais en lui est apparue au monde une lumière qui brille sur tous les hommes. Ceux-ci étaient plongés dans le péché et dans le vice; ils étaient devenus semblables aux animaux de l'étable, plusieurs d'entre eux s'étaient même

dégradés plus encore par leur impiété; mais le Christ vint pour les corriger, pour faire de ceux qui croiraient en lui des hommes meilleurs, des saints, des anges sous une forme humaine. Les hommes étaient avant lui aussi misérables qu'ignorans et vicieux. Mais voyez tous ceux qui entourent la crèche de Jésus, combien ils sont heureux, combien ils se réjouissent de sa naissance! A l'aspect du Sauveur nouveau né, Marie, Joseph, les pâtres, se sentent élevés au-dessus de toutes les peines de la terre. Celui qui doit délivrer les hommes de la misère, leur apporter une joie pure et la paix du ciel, le voilà qui accomplit cette sainte mission dès le moment de sa naissance. Les paroles des anges sont adressées encore à tous les hommes : *Je vous annonce une grande joie, il vous est né un Sauveur; c'est le Christ, le Seigneur.*

« Chacun de nous peut s'approcher de lui : il se découvrit d'abord aux pauvres et simples habitans de la campagne, aux pâtres : sa mère aussi est pauvre, son père nourricier est un artisan, qui gagne sa vie à la sueur de son front. Devant sa crèche nous apprenons que la richesse, un rang distingué et la sagesse humaine n'ont pas de prix à ses yeux; il ne veut que des hommes dont la volonté soit pure, comme Marie la Vierge sainte, Joseph au cœur droit, et les pâtres, ces hommes pieux, pleins de droiture et de crainte du Seigneur. Cependant il ne repousse pas le plus grand pécheur, pourvu qu'il se repente de ses fautes et qu'il ait la ferme résolution de s'en corriger.

« Voilà ce que déjà le nom de l'enfant divin signifie; voilà pourquoi l'ange annonça à Marie de la part de Dieu : *Tu lui donneras le nom de Jésus*. Voilà pourquoi encore il renou-

vela cet ordre à Joseph : *C'est Jésus, c'est-à-dire libérateur, que tu dois le nommer; car il délivrera son peuple du péché.*

« Malgré sa corruption, le genre humain devait devenir son peuple, le saint peuple de Dieu. C'est pour cette raison qu'au-dessus de la crèche nous voyons le ciel ouvert. Jésus devait ouvrir de nouveau aux hommes le ciel qui leur était fermé, fonder sur la terre un royaume céleste, et réunir ainsi le ciel et la terre. Voilà pourquoi les anges de Dieu se réjouissent et poussent des cris d'alégresse ; ils célèbrent Dieu et félicitent les hommes du salut qui leur est préparé par le Christ.

« Jésus a accompli ce qui nous a été annoncé à sa naissance, quelque grands que fussent les obstacles que lui opposèrent l'incrédulité et l'obstination des hommes. Il établit le

royaume des cieux sur la terre, et son œuvre subsiste encore. Plusieurs conquérans fondèrent depuis des royaumes terrestres; mais ces royaumes n'eurent qu'une courte durée, plusieurs fois même leurs fondateurs les virent s'écrouler sous leurs yeux.

« Le seul royaume de Jésus, le vrai christianisme, se répandit de plus en plus et a duré jusqu'à nos jours. Des peuplades entières se convertirent à sa foi, des princes ornèrent leurs couronnes de sa croix. Les sacrifices humains et d'autres abominations du paganisme disparurent des pays chrétiens : une foule de temples et d'églises s'élevèrent; on y adora le vrai Dieu et l'on y enseigna les vérités divines. D'innombrables écoles, des établissemens pour les pauvres, des hôpitaux, furent élevés par la charité chrétienne. Combien d'enfans, de pauvres et de malades auraient péri dans l'ignorance, le

crime et la misère, sans ces charitables institutions! Des milliers d'hommes trouvèrent dans la foi en Jésus-Christ l'assurance du pardon des péchés qu'ils avaient commis, et guidés par ses leçons, devinrent des hommes meilleurs. Et encore à présent, malgré les accroissemens de l'impiété, il y a des ames sans nombre qui lui sont dévouées et qui trouvent en lui leur consolation pour la vie et pour la mort. Encore aujourd'hui l'Évangile, cette heureuse nouvelle, est annoncé aux païens, et des peuplades sauvages embrassent la foi en Jésus-Christ, se félicitent des vérités célestes qu'on leur annonce, et prennent des mœurs plus douces.

« Voilà pourquoi le jour de la naissance de Jésus est le jour le plus important dans l'histoire du genre humain, et c'est avec raison que nos sages ancêtres commencèrent de ce jour-là

une nouvelle ère. Chaque année doit nous rappeler que la naissance de Jésus est la naissance de la lumière et du salut pour tous les hommes qui veulent lui ouvrir leur cœur, l'origine du véritable bonheur et du perfectionnement du genre humain.

« Or donc, mes enfans, joignons nos voix aux hymnes des anges et présentons nos hommages au Sauveur. »

C'est ainsi que parla le forestier. Sa femme, émue, ajouta : « Oui mes enfans, nous voulons célébrer Jésus. Le superbe tableau qu'Antoine nous a envoyé est le plus précieux cadeau qu'un prince même eût pu nous faire. Le recueillement avec lequel vous avez écouté les exhortations de votre père, est ce que vous pouviez faire de mieux pour célébrer cette sainte soirée.

« Nous voulons recevoir avec reconnaissance le salut que Dieu nous a envoyé en la personne du Sauveur

nouveau né; ainsi le jour de naissance du Rédempteur deviendra aussi celui de notre salut. »

CHAPITRE VI.

Infortunes du forestier

Depuis le départ d'Antoine, l'excellent forestier avait vécu heureux et tranquille. Ses enfans étaient devenus grands; son fils était un jeune homme fort et vigoureux; rien n'égalait la fraîcheur de ses filles, et la sage conduite de tous était pour lui la juste récompense des soins qu'il avait consacrés à leur éducation. Peu à peu le bon père commença à sentir les infirmités de la vieillesse; il songeait à remettre sa place à son fils. Le prince du pays venait régulièrement chaque année passer quelques jours à son château de Felseck, car il aimait beaucoup la chasse. C'était un seigneur très-affable,

il écoutait avec bonté le moindre de ses sujets et lui répondait toujours avec bienveillance. A son arrivée il vint chasser dans la forêt confiée aux soins du vieux forestier, et, la trouvant en très-bon état, il s'approcha de lui et, le frappant d'un air satisfait sur l'épaule, il lui dit : « Comment va la santé, brave homme? » — « Votre Altesse, dit le garde, je commence à devenir vieux, je désirerais pouvoir remettre mon fardeau à de plus jeunes épaules. » — « Bien, dit le prince, sans doute à votre fils Chrétien, que je vois là-bas : il est un bon chasseur, et ce que j'apprécie davantage, un très-bon forestier. J'ai vu pendant la chasse que les bois ne laissaient rien à désirer. Fiez-vous à ma parole, aucun autre n'aura votre charge; il peut la remplir en attendant. Mais je désire que quelque temps encore vous conserviez la surveillance et le titre de

garde-forestier. Les meilleurs jeunes gens deviennent facilement négligens et présomptueux, quand on leur laisse porter trop tôt un uniforme brodé d'or. C'est pour mon avantage et le vôtre qu'il faut que vous restiez encore en activité. »

Le forestier témoigna sa reconnaissance au prince, puis il ajouta : « Il est encore question d'autre chose.

« Mon fils pourrait faire en ce moment un bon mariage avec la fille de mon ami d'enfance, le forestier Bach, qui est mort depuis long-temps. Cette jeune personne vient de perdre sa mère, et ne sait que devenir. Elle est pauvre, mais elle est honnête, aimant le travail, pleine d'innocence, de bonté et de modestie. » — « Je permets bien volontiers à votre fils de se marier, dit le prince; c'est très-bien à lui d'avoir dans son choix recherché plutôt l'innocence et la vertu, que les

biens et la fortune. Je lui promets la survivance de la place de forestier; j'aurai soin qu'on expédie de suite l'arrêté. »

Le fils du garde qui, plein d'inquiétude, attendait à quelque distance, approcha aussitôt au signe que lui fit son père, et remercia Son Altesse.

Le mariage se fit. La jeune femme amena une nouvelle bénédiction dans la maison; la paix et l'union habitaient sous le toit du bon forestier. Il jouit encore du bonheur d'embrasser ses petits-enfans; son épouse se trouvait rajeunie depuis qu'elle pouvait les caresser et leur prodiguer ses soins. Les filles de la maison aimaient la jeune femme comme une sœur. Ils étaient tous extrêmement heureux. Mais bientôt cette digne famille éprouva l'adversité par suite d'une ancienne affaire, oubliée presque entièrement par le forestier.

Ce jeune Monsieur de Schilf, qui allait souvent avec lui à la chasse, prit bientôt la liberté de battre seul la forêt et sans l'autorisation du garde; il se permettait même de tuer sans pitié tout le gibier qui se présentait à lui. Le forestier le rencontra un jour, et lui dit : « Le braconnage est sévèrement défendu : si vous avez envie de jouir du plaisir de la chasse, mon jeune Monsieur, continuez de venir chez moi. Je vous accompagnerai volontiers et vous désignerai les meilleurs endroits; vous pourrez alors tirer sur tout ce qu'il vous plaira. Mais je ne puis vous permettre de chasser en maître dans le bois qui m'est confié. » Cependant le jeune seigneur n'en continua pas moins. Le forestier le rencontra de nouveau, lui prit son arme et lui dit : « Dieu m'en est témoin, je le fais à regret, mais je le dois ; les ordres sont très-sévères : je ne puis agir autre-

ment. Si je vous rencontre encore, je serai forcé de dresser procès-verbal, et alors l'affaire pourrait bien devenir sérieuse pour vous. »

L'honnête garde alla en outre trouver Monsieur de Schilf père et le pria de veiller sur son fils. Ce seigneur laissait ordinairement ce jeune homme satisfaire toutes ses fantaisies; cependant cette fois-ci il se fâcha beaucoup, car il craignait de s'attirer la disgrâce du prince. Il menaça son fils de le déshériter, s'il allait encore une seule fois à la chasse sans le forestier. Mais le jeune homme était trop habitué à la désobéissance pour écouter son père. Peu de temps après, le forestier entendit un coup de fusil; il accourut et trouva le jeune Monsieur de Schilf près d'un cerf qu'il venait de tuer.

Il dressa procès-verbal, Monsieur de Schilf père alla lui-même trou-

ver le prince, et lui demanda grâce pour son fils. Le prince lui dit : « D'après les lois, le jeune homme devrait aller à la maison de force, je veux bien lui faire grâce pour cette fois-ci ; mais si on l'y retrouve encore, il peut être sûr que je l'y ferai conduire, et vous concevez bien que je n'irai jamais choisir mes conseillers, ni aucun de mes serviteurs, dans une maison de détention. »

La chose en resta là, mais le jeune Monsieur de Schilf conçut une haine mortelle contre le forestier, et quoique des années se fussent écoulées, il brûlait encore du désir de se venger.

Le prince régnant mourut subitement, l'héritier de ses droits était encore mineur, et se trouvait d'ailleurs en voyage. L'on nomma un conseil de régence, et il se fit nombre de changemens dans le pays. Monsieur de Schilf fils, qui était très-riche et

qui avait des parens en crédit, obtint la place de garde général des forêts. On lui désigna pour son habitation une partie du château de Felseck, et il vint s'y installer en grande pompe. Il se trouva ainsi le chef du bon forestier, et chercha de toutes manières à le tourmenter. Continuellement il le blâmait; le pauvre garde ne pouvait jamais rien faire à son gré.

Le prince héréditaire parvint au pouvoir. Mais Monsieur de Schilf, qui était très-adroit et très-éloquent, sut prévenir en sa faveur le directeur général des eaux et forêts, très-estimé par le prince. Il témoigna à l'égard du bon forestier plus d'insolence et d'animosité que jamais.

« Vous n'êtes plus propre au service, lui dit-il un jour, et je vais tâcher d'obtenir pour ces belles forêts un homme plus capable que vous de les surveiller. »

Le forestier répondit : « C'est de bien bon cœur que je dépose ma charge. Je l'aurais fait depuis longtemps, si le prince défunt y avait consenti. Voilà donc mon fils garde-forestier. »

« Vous le croyez, dit Monsieur de Schilf, souriant avec mépris, il faudrait donc que j'en susse aussi quelque chose. » Le forestier en appela à l'arrêté du prince, en conséquence duquel son fils s'était marié. « Allons, s'écria Monsieur de Schilf, je connais bien cette pièce, et il sut l'expliquer avec beaucoup d'art. C'est une simple promesse, en cas de bonne conduite, dit-il, et voilà tout. Mais ce garçon n'est qu'un vaurien. Je saurai mieux choisir mon homme. »

Le pauvre vieux forestier ne put retenir une larme. « Monsieur le garde général, dit-il, ne soyez pas injuste. Vous vous crûtes un jour offensé par moi,

c'est une raison de plus pour que vous craigniez de me faire du mal. »

« Comment, s'écria Monsieur de Schilf, vous osez vous-même me rappeler vos impertinences, vous-même me faites ressouvenir que vous m'avez privé de la seule jouissance de ma jeunesse, et que vous m'avez noirci à la cour. Vous êtes un drôle, un malhonnête, un impudent. De tout temps vous n'eûtes aucun égard pour les rangs supérieurs et vous n'aimiez que les gueux. Vous avez laissé votre fils épouser une fille qui n'avait pas le sou, une véritable mendiante; vous avez dissipé votre fortune pour un petit vaurien, ce misérable Antoine; vous ne sûtes pas gérer votre propre fortune, comment pourriez-vous donc administrer un bien étranger et soigner les intérêts du prince? Allez, allez, vous n'êtes bon à rien. J'espère que bientôt nous n'aurons plus de rapports en-

semble, et alors vous ferez bien de ne pas vous montrer à mes yeux. »

Le forestier le quitta, se disant à lui-même. « Le garde général a beau dire ce qui lui plaît, mes forêts sont dans le meilleur état. Quoiqu'il m'en veuille beaucoup, il ne me pourra rien. Je l'attends de pied ferme. » En s'en retournant chez lui, il ne parla pas à sa famille de cette conversation, afin de ne pas la chagriner sans nécessité.

Mais peu de temps après, en rentrant du bois, à peine le vieux homme s'était-il assis dans son fauteuil pour se reposer, qu'un messager se présente dans la chambre et lui remit un écrit de l'Administration des forêts. Cet écrit portait : Que l'ancien forestier Grünewald était, par ordre supérieur, renvoyé de son service pour cause d'incapacité, suite de la faiblesse de son âge, et qu'en attendant qu'un autre garde fût nommé pour le remplacer,

la forêt était confiée aux soins du forestier voisin, demeurant à Waldenbusch. Il n'était question ni d'une pension pour le vieillard qui avait rendu tant de services, ni d'aucun emploi pour son fils. De plus, on ajoutait que du moment où le forestier aurait reçu cet écrit, il lui était défendu soit de tirer un coup de fusil, soit de porter des armes à feu, sous peine de confiscation.

Le vieillard fut consterné en recevant cette lettre; sa main était tremblante; cependant il se remit bientôt, et la lut à haute voix à sa femme et à ses enfans, qui l'entouraient en s'occupant de divers ouvrages. La vieille femme et ses filles pâlirent de frayeur, tandis que le jeune homme brûlait de colère en songeant à la méchanceté du garde général.

La jeune femme, après être restée un moment sans prononcer une pa-

role, se mit à pleurer amèrement. Ses enfans, qui jouaient auprès d'elle, pleurèrent aussi en voyant les larmes de leur mère.

Ce fut une désolation générale. Le respectable vieillard resta seul calme au milieu de sa famille. « N'oubliez pas que Dieu nous reste, leur dit-il. Toi, ma femme, cesse la première de pleurer, et donne à nos enfans l'exemple de la confiance en Dieu. De méchans hommes ne peuvent nous faire du mal sans sa permission; c'est lui qui nous envoie cette épreuve, elle tournera un jour à notre bien. Prenez courage. Dieu est tout-puissant; il est notre protecteur; lui seul ne nous abandonnera pas, quand même toute la terre nous repousserait. Ce bon père qui possède tout en abondance, ne nous laissera jamais manquer de pain, c'est en lui que nous voulons mettre notre confiance: ne nous laissons point

aller au désespoir. Cependant, dit-il, je ne veux rien négliger de ce qui pourrait nous être utile. Demain, de grand matin, je me mettrai en route pour aller trouver le prince; il est aussi généreux que feu son père. Quelque occupé qu'il puisse être au commencement de son administration, il m'écoutera; il ne souffrira pas qu'on laisse mourir de faim, avec femme, enfans et petits-enfans, un vieux serviteur de sa maison, qui a rempli fidèlement son devoir pendant plus de quarante ans. Chrétien, il faut que tu m'accompagnes. Nous pouvons à présent nous absenter tous deux sans demander un congé au garde général. Nous voyagerons à pied; dans notre position il serait trop coûteux d'aller à cheval ou en voiture, d'ailleurs cela n'est pas nécessaire. Nos gibecières pourront bien contenir les habillemens qu'il nous faudra pendant le

voyage. Ainsi mettez-vous à l'œuvre, afin que tout soit prêt demain de bonne heure. »

Le lendemain matin, avant le jour le forestier était debout et il éveilla son fils. « Partons lui dit-il, je ne puis attendre le lever du soleil, et d'ailleurs nous connaissons les chemins. » La vieille mère plia soigneusement l'uniforme vert galonné d'or de son mari, elle l'enveloppa dans une serviette propre, afin de pouvoir le faire entrer plus facilement dans la gibecière. Catherine soigna du linge et des provisions pour la route. La jeune femme et Louise apportèrent le déjeûner qu'elles avaient apprêté. Les enfans dormaient encore. « Et quand penses-tu pouvoir revenir? » demanda à son mari la vieille forestière. « Je ne puis trop le dire, répondit-il, difficilement avant huit jours. » « De demain en quinze nous avons la veille de Noël, reprit la bonne mère;

d'ici là, tu seras certainement de retour. » — « J'espère être ici dans la huitaine, répondit-il; cependant, arrive que voudra, il faut que je célèbre avec vous la veille de Noël. » — « Dieu veuille que ce soit avec joie, ajouta sa femme. » — « Priez en attendant, dit le forestier, et ayez confiance en Dieu. Tout ce qu'il nous enverra, tournera à notre salut. »

On acompagna les deux voyageurs jusqu'à la porte de la maison. Il faisait très-obscur, et il fallut se mettre en route au milieu d'une froide et horrible nuit de Décembre.

Tout le reste de la famille ne pouvait cacher son inquiétude; on tremblait surtout pour la santé du vieux forestier. Pendant les premiers huit jours ces bonnes gens eurent bien de la peine à se consoler; mais lorsqu'une journée se fut écoulée après l'autre, que le temps devint désagréable et

pluvieux, alors la famille s'abandonna aux plus vives alarmes. « Ah! disait-on, Chrétien, quoique jeune et vigoureux, aura beaucoup à souffrir; mais que deviendra notre vieux père? » A chaque instant les deux petits enfans couraient à la porte, pour voir si leur père et leur grand-père ne revenaient pas.

Huit autres jours se passèrent dans de mortelles angoisses; outre cela un piqueur du garde général avait apporté un écrit officiel.

La femme du forestier n'osait l'ouvrir, de peur que son contenu ne fût mauvais; car le chasseur avait ajouté d'un air moqueur :

« C'est une folie à ce vieux homme de s'être rendu à la résidence avec son étourdi de fils. Monsieur le garde général est sûr de son affaire; ils n'obtiendront rien et reviendront couverts de honte. »

Cependant la famille Grünewald priait journellement Dieu de ramener heureusement les deux voyageurs, et de leur procurer un bon accueil auprès du prince. Les enfans se joignaient d'eux-mêmes aux prières de leurs parens.

CHAPITRE VII.

Nouveaux malheurs du forestier.

C'est au milieu de ces tristes circonstances que la veille de Noël arriva. La nuit tomba plus tôt qu'à l'ordinaire; car tout le ciel était couvert de sombres nuages. Un vent orageux mugissait à travers les vieux chênes, et courbait les sapins de la forêt. Il neigeait, pleuvait et les gouttières du toit ressemblaient à un torrent qui se précipite du haut d'un rocher: « O mon Dieu, dit la vieille forestière, après avoir regardé long-temps

par la fenêtre, ils n'arrivent pas encore. S'ils ne viennent pas aujourd'hui pour la veille de Noël, c'est qu'il leur est sûrement arrivé quelque malheur. Rien n'égale mon inquiétude. Le temps est affreux, les chemins doivent être impraticables. Si seulement ils étaient de retour, tout le reste me serait indifférent. »

Elle ouvrit de nouveau la fenêtre, regarda dehors et s'écria : « Dieu soit béni ; les voilà ! » Tous accoururent à leur rencontre jusque devant la porte de la maison et leur demandèrent : « Qu'avez-vous fait en ville ? » — « J'espère, dit le vieux forestier, que tout tournera encore à bien ; mais vous aurez été inquiets sur notre compte. Nous sommes restés bien long-temps absens. Une indisposition me força à m'arrêter en route, et quand je fus rétabli, les rivières et les ruisseaux s'étaient tellement accrus par ces fortes

pluies, que nous fûmes retenus pendant quelques jours. Mais Dieu soit loué, nous voilà de retour. » Il entra dans la maison, changea de vêtemens, et s'assit dans son fauteuil près du fourneau, pour se réchauffer. Sa femme apporta une bouteille de vin, deux verres et une lampe allumée. « Restaurez-vous donc un peu, dit-elle, en leur versant à boire, vous devez en avoir besoin. Le souper va être prêt tout à l'heure. » — « Bien, répondit le forestier, en regardant autour de lui à la lueur de la lampe; il fait bon se retrouver à la maison parmi les siens; l'on n'y aperçoit que des figures joyeuses et pleines d'affection. »

Cependant le jeune homme avait dit tout bas à sa femme : « Cela ne va pas bien du tout, et selon toute apparence nous perdrons notre place. » Celle-ci effrayée fit part du secret au reste de la famille. Le vieillard vit tout

à coup les figures obscurcies exprimer la frayeur et l'inquiétude. « Chrétien a causé, dit-il; ainsi donc il n'y a plus rien à vous cacher. Vous allez tout apprendre; mais ne vous laissez pas aller à la tristesse. C'est dans cette nuit que notre Sauveur est né; la joie que nous devons en éprouver, doit nous faire oublier nos petits soucis terrestres, ou du moins nous empêcher de les prendre trop à cœur. »

« Le soir, nous arrivâmes tard à la résidence, continua-t-il, j'allai cependant voir encore le conseiller des forêts, Monsieur Müller. C'est un homme droit, me dis-je en moi-même, il a été long-temps mon supérieur comme garde général, et je l'ai toujours eu pour ami. Les autres conseillers que je connaissais sont morts, ou bien ils ont été mis à la retraite, et quoique lui aussi se soit retiré des affaires à cause de son âge, il pourra néan-

moins me donner de bons conseils. Ce digne homme me reçut vraiment avec beaucoup de cordialité. Après que je lui eus exposé l'objet de mes soucis, il me dit : vous avez dans le garde général un dangereux ennemi, soutenu par des relations puissantes. Il veut donner votre charge à un jeune homme qui a été son domestique, et il envoie toujours les rapports les plus défavorables sur votre compte et sur celui de votre fils. Je crains bien qu'il ne réussisse et qu'il n'enlève au bon Chrétien la place de son père.

« Je lui répondis que je me proposais d'aller moi-même chez le prince. Faites cela, ajouta le conseiller; je vous accompagnerai. Cependant, vous venez mal à propos; Son Altesse est très-occupée en ce moment : vous aurez peine à être admis. Il faut aussi que vous alliez voir le directeur géné-

ral de l'administration des forêts, ainsi que les conseillers. Mais je crains que vous n'y receviez pas un bon accueil; Monsieur de Schilf les a tous prévenus contre vous. Je vis que Monsieur Müller avait parfaitement raison. Le directeur général me reçut très-froidement et m'accorda à peine un moment d'audience. Les conseillers ne me traitèrent guères mieux; je ne vis que des figures sombres et je fus forcé de supporter des paroles bien dures. Je ne fus pas reçu chez le prince, parce que le directeur général était près de lui, dans le moment où je me présentai. Monsieur de Schilf avait su nous calomnier d'une manière très-adroite, Chrétien et moi. Je n'aime pas à vous parler de cela plus long-temps; d'ailleurs, vous ne comprenez rien aux affaires de ce genre : ce que nous pouvons espérer, c'est une information; mais il est à craindre que l'on n'en charge

des personnes peu disposées en notre faveur. Mais n'en parlons plus. — Ce soir toute la chrétienté doit se réjouir; c'est la veille de Noël: ainsi songeons à la naissance de notre Sauveur; cette pensée dissipera nos chagrins. »

Il tourna ses yeux vers le tableau représentant la naissance de Jésus, ce beau présent envoyé par Antoine. Il tenait dans la chambre la place du miroir, et pour le préserver, on l'avait couvert d'un voile.

Les deux charmans enfans du jeune forestier, François et Clara, se réjouissaient depuis bien des semaines pour la célébration de la fête de Noël. Ils se levèrent et essuyèrent leurs larmes. « Grand'mère, dit François, ôte le voile du tableau et allume des bougies comme l'année dernière, afin qu'on puisse bien le voir. » — « Et toi, grand-papa, dit de son côté la petite Clara, prends ta harpe, nous voulons chan-

ter les cantiques de Noël que maman nous a enseignés. »

« Vous avez raison, reprit le forestier, chantons un cantique de Noël. Avant tout, cependant, ajouta-t-il, dites-moi, ne s'est-il rien passé de particulier pendant notre absence? » — « Rien du tout, répondit sa femme, seulement peu après votre départ il est arrivé un nouvel écrit de l'administration. » Elle lui remit la lettre cachetée. Il l'ouvrit et pâlit, puis, levant les yeux au ciel, il s'écria : « Seigneur, que ta volonté soit faite! » Tous le regardaient avec anxiété. « Qu'est-ce donc? » demanda la grand'mère. « Il faut que nous sortions de cette maison, répliqua-t-il, nous devrions même l'avoir déjà quittée. Le garde général nous ordonne par cette lettre d'évacuer au plus tard la maison jusqu'à la veille de Noël, afin que le nouveau forestier puisse y entrer pour

les jours de fête. Il nous menace, en cas de désobéissance, de nous en faire chasser par les archers. Je m'étonne qu'ils ne soient pas encore ici; nous pouvons nous attendre à chaque instant à ce qu'on vienne nous mettre à la porte. »

« Dieu! dit la jeune femme, dans cette affreuse nuit! Écoutez comme le vent siffle; comme il pleut avec force. Où trouverons-nous un abri contre la pluie et la tempête? »

Elle se laissa tomber sur une chaise, serrant ses deux enfans sur son sein. « Bon Dieu! dit-elle en soupirant, prends pitié de ces innocentes créatures! » Son mari, immobile devant elle, la regardait, ainsi que ses enfans, les yeux pleins de larmes.

« O mon Dieu! reprit la grand'-mère en sanglotant et se tordant les mains, être chassés dans nos vieux jours avec nos enfans et nos petits-en-

fans de la maison où je suis née, dans laquelle vécurent mon père et mon aïeul; c'est bien terrible. Bon Dieu! laisse-moi mourir sous le toit qui m'a vue naître. »

Catherine pleurait en silence, Louise était tremblante comme un agneau qu'on mène à la mort, tandis que le vieux forestier, avec son air vénérable, son front chauve et ses cheveux blancs, après avoir long-temps regardé le ciel en silence, dit d'un ton calme et tranquille : « Oui, mes chers enfans, nous voilà sur le point de quitter cette maison. Je ne connais personne qui puisse nous donner à tous l'hospitalité. Sans doute il faudra nous séparer. J'espérais, il est vrai, jouir au milieu de vous d'une vieillesse paisible; j'espérais vous voir un jour dans cette même maison rassemblés autour de mon lit de mort. Dieu en a décidé autrement; soumettons-nous à sa volonté sainte. »

Il regarda ses petits-enfans ; puis il continua ainsi : « Notre cœur s'émeut en voyant leurs larmes. Le cœur paternel de Dieu n'est-il pas plus tendre encore que le nôtre ? Certes, lorsqu'il nous envoie de fortes peines, il le fait dans les vues les plus sages. Ce chagrin même tournera à notre bien. Une expérience bien établie fit dire à nos ancêtres : c'est quand la misère est au comble que l'aide de Dieu nous arrive. Nous avons bien souvent célébré joyeusement dans cette chambre la fête de Noël ; à présent c'est la volonté de Dieu que nous la passions dans la douleur ; sachons nous y soumettre avec résignation. »

Tu as raison, cher mari, dit la bonne femme, nous voulons tout abandonner à la sainte Providence et rester calmes au milieu du malheur qui nous frappe. Souvent je me suis mise à la place de Marie, qui non-seulement

ſut obligée de passer la nuit dans une étable; mais qui encore, ainsi que nous, se vit forcée de quitter sa demeure au milieu de l'obscurité de la nuit et d'emmener son enfant divin en une terre étrangère. Quelque grande que fût sa foi, des larmes durent pourtant mouiller ses yeux, non pour elle-même, mais pour l'amour de son enfant. Je connais le cœur d'une mère. Ses peines furent déchirantes. Chaque homme pendant son séjour sur la terre, doit souffrir comme elle; car Dieu éprouve tous ses enfans. Ces événemens de l'histoire sainte se renouvellent en quelque sorte aussi pour nous. Mais celui qui envoya à Marie dans l'étable et pendant sa triste fuite des amis consolateurs et des anges pour la guider, ne nous laissera pas sans consolation; il nous enverra du secours quand le moment en sera venu. »

Tout à coup l'on frappa à la porte.

« Les voilà qui viennent pour nous chasser de cette chambre! dit le vieillard. Son fils tressaillit, et, tournant les yeux vers son arme : « Qu'ils viennent; qu'ils s'avisent de jeter hors de la maison mes vieux parens, ma chère femme, mes enfans, mes sœurs; le premier qui portera la main sur l'un de vous, je.... »

...« Oh non, non, mon fils! s'écria le père; n'achève pas les terribles paroles que tu es sur le point de prononcer. Pas de résistance, pas de force illégale. Dieu est au-dessus d'eux et de nous; lui seul est notre refuge et notre protecteur : si nos prières et nos représentations ne peuvent rien sur ces hommes, nous sortirons volontairement de la maison; nous nous réfugierons pour la nuit dans cette caverne de la forêt qui déjà si souvent, à la chasse, nous servit d'abri. »

« Hélas, dit-il, en se levant, je vou-

drais que chacun de vous pût répéter avec moi, qu'une longue vie a soumis à tant d'épreuves :

Mon œil sur l'avenir plonge avec confiance;
A l'arbitre des cieux nos destins sont remis,
Et sa bonté pour nous égale sa puissance.
En tout temps, à tes lois également soumis,
Les cieux s'écrouleraient, qu'au milieu des débris,
O Dieu! je bénirais encor ta providence.»

CHAPITRE VIII.

La Visite inattendue.

Cependant on frappa de nouveau à la porte à coups redoublés. « Vas ouvrir, Chrétien, » dit le vieux forestier. Peu de momens après, un étranger entra dans la chambre; c'était un homme grand et de bonne mine; il était entièrement enveloppé dans un manteau d'un vert foncé, un bonnet fourré couvrait une partie de sa figure.

« Voilà le nouveau forestier, » se dirent-ils tous avec terreur. Mais l'inconnu semblait lui-même effrayé en voyant des yeux pleins de larmes et des figures pâlies par la crainte. Après avoir ôté son bonnet, il resta un moment immobile, puis il dit : « Vous ne me reconnaissez donc plus?« — Dieu! s'écria Louise, c'est Antoine! » — « Antoine, dit Catherine, est-il possible? » — « A quoi pensez-vous, ajouta la vieille mère, ce Monsieur est bien plus grand et bien plus fort qu'Antoine. » — « Vraiment, c'est lui, dit Chrétien, c'est Antoine! Pour l'amour du ciel, mon frère, comment te trouves-tu ici? je te croyais à Rome, éloigné de plusieurs centaines de lieues. » — Le vieux père se frottait les yeux, comme s'il n'osait croire à leur rapport, il s'avança lentement; puis tout à coup il courut à lui, le serra dans ses bras, ne pouvant que répéter ces mots:



Lith. de Ve Berger-Levrault & Fils.

« O mon fils Antoine! » Ils s'embrassèrent long-temps avec une vive tendresse ; puis Antoine pressa sur son cœur sa respectable mère, son frère et ses sœurs. Il goûtait avec ivresse le bonheur de les revoir.

Il témoigna aussi beaucoup d'affection à la jeune femme et à ses enfans, qu'il voyait pour la première fois. Ce bonheur inattendu avait, dans les premiers instans d'effusion, fait disparaître la tristesse. Ce fut la vieille mère qui, la première, revint au sentiment de leur cruelle position. « Cher Antoine, dit-elle, tu arrives dans un moment bien pénible pour nous ; viens auprès de moi ; je veux te raconter nos malheurs. » — « Je sais tout, répondit-il ; mais soyez entièrement tranquilles, mes bons parens ; vos affaires vont au mieux. J'ai vu le prince, mon cher père, il m'a chargé de vous saluer affectueusement de sa part. » —

« Moi, dit le vieillard, comment donc as-tu pu parler au prince? Je n'y comprends rien. Je crains vraiment que tout ceci ne soit qu'un heureux rêve. »

« Non, reprit Antoine, c'est la simple vérité, asseyez-vous dans votre fauteuil, mon père, et vous aussi, ma mère bien-aimée, prenez place, ici, et laissez-moi vous conter cette histoire en détail. » Les parens ravis le mirent au milieu d'eux, tous les autres l'entouraient et le regardaient pleins d'attente et d'étonnement; il raconta ce qui suit :

« Notre prince actuel, ainsi que vous le savez bien, n'étant encore que prince héréditaire, se trouvait, il y a peu de temps, en Italie. A Rome, il visita une exposition, où l'on avait réuni les tableaux nouvellement peints par de jeunes artistes. Parmi tous ces ouvrages il s'en rencontra un qui lui plut particulièrement; il apprit qu'il

était d'un jeune peintre de sa principauté, nommé Antoine Croner. Il me fit venir, me donna beaucoup de louanges, et fut extrêmement affable envers moi. Il me demanda le prix de mon tableau, et avec une générosité conforme à sa naissance, il me paya beaucoup plus que je n'avais demandé. Souvent, en allant visiter les plus célèbres tableaux de Rome, il m'engagea à l'accompagner; il me fit monter dans sa voiture et m'obligea même nombre de fois à venir dîner à sa table. Dans ce temps l'on mit en vente, à Rome, plusieurs vieux tableaux d'une très-grande beauté. Le prince voulut les voir avec moi. Chaque fois qu'un objet lui plaisait, il me demandait mon avis pour en faire l'acquisition. On devait vendre la collection à l'enchère; le jour en était déjà fixé. Mais le prince ne pouvait s'arrêter plus long-temps; il était obligé de re-

tourner dans ses États pour se mettre à la tête du gouvernement. Il me chargea d'acheter ces tableaux et d'avoir soin qu'ils lui parvinssent en bon état. Il me fixa le prix qu'il voulait y mettre et m'assigna une somme d'argent. Cette commission si honorable pour moi, je tenais à la bien remplir. Je fus assez heureux pour obtenir les tableaux à un prix beaucoup plus bas que celui qui m'avait été limité. Ayant vu en Italie tout ce qui est digne de remarque pour un peintre, je me décidai à retourner dans ma patrie, et apprenant qu'un vaisseau allait mettre à la voile, j'y montai avec ma collection.

« Je débarquai heureusement avec mon précieux trésor. Je louai alors une voiture pour le transport de mes tableaux, et afin qu'ils ne pussent être endommagés, je ne les quittai pas de vue jusqu'au moment où nous arrivâmes à la résidence. Tout en descen-

dant de voiture, j'allai à la cour et je me fis annoncer. Le prince sortait de table, il me reçut dans son cabinet. — Soyez le bienvenu en Allemagne, me dit-il avec beaucoup de bonté. Que m'apportez-vous de beau d'Italie? — Les tableaux, répondis-je, que j'ai achetés d'après l'ordre de Votre Altesse. — Et combien en avez-vous? me demanda-t-il avec vivacité. — Tous, Monseigneur. — Comment tous, s'écria-t-il, transporté de joie. Mais voilà qui est charmant. — Il donna aussitôt ordre qu'on déballât et qu'on montât les tableaux. Je mis moi-même la main à l'œuvre. Tous se trouvaient intacts. Le prince était enchanté. Je lui remis les quittances des sommes que j'avais payées. — Le prix d'achat, me dit-il après les avoir parcourues, est de beaucoup inférieur à celui que je vous avais fixé. — Je lui demandai à qui je devais remettre l'ar-

gent qui me restait. — Oh! reprit-il d'une manière très-affable, il ne peut pas être question de cela. Je vous dois de la reconnaissance, et si vous êtes content de moi, sachez que je le suis bien davantage encore de vous. Mais vous devez être las du voyage et vous vous êtes beaucoup fatigué en déballant. Allez prendre du repos. Il me fit assigner une chambre dans le palais. Quand je fus retiré chez moi, j'imaginai d'aller voir le vieux conseiller Müller ; c'était, outre le prince, la seule personne que je connusse dans la capitale, et je me rappelai fort bien, mon cher père, que comme garde général il venait souvent vous voir et était fort lié avec vous. Il me demanda comment je me trouvais dans la capitale. Je le lui appris. Vous arrivez bien heureusement, me dit-il, et alors, cher père, il me conta tous les chagrins que vous causait le nou-

veau garde général, comment vous étiez venu à la résidence, et enfin comment vous aviez été obligé de partir sans avoir réussi dans vos démarches. Je voulus retourner de suite chez le prince. — Non pas, reprit le conseiller, cela ne serait pas convenable. Demain matin, de bonne heure, il faut demander une audience particulière. Je vous accompagnerai. La chose est déjà préparée de manière à ce qu'on nous écoute favorablement.

« Nous fûmes de suite reçus le lendemain. Je commençai à parler de vous; je contai avec beaucoup de chaleur comment vous m'aviez accueilli dans votre maison, et tout ce que vous aviez fait pour moi. J'entrai dans les moindres détails. Le conseiller répéta plusieurs fois *au fait, au fait.* Mais le prince lui dit en souriant : Laissez-le parler; la reconnaissance de ce bon fils envers ses vieux parens adoptifs me plaît. Nous

finirons enfin par savoir où il en veut venir. J'arrivai alors à Monsieur de Schilf, et je lui expliquai franchement pourquoi ce seigneur était si acharné contre vous, et j'ajoutai qu'il aurait été mis à la maison de force comme braconnier, si le prince défunt n'avait pas été trop indulgent envers lui. — Non pas, reprit sévèrement Monsieur Müller, vous dépassez les bornes du respect que vous devez à Son Altesse; les princes ne peuvent être trop clémens. Monsieur de Schilf était alors un jeune homme; voilà pourquoi on put le traiter avec ménagement. — Continuez, continuez, ajouta le prince. — « Je lui montrai alors les lettres que vous m'aviez écrites pendant mon séjour en Italie; il n'y en a pas une qui ne contienne les vœux les plus ardens pour Son Altesse le prince héréditaire, qui alors habitait le même pays que moi. Je les avais sorties de

ma malle pendant la nuit. Le prince ne se borna pas à lire les passages que je lui indiquai, mais encore avec une grande bonté il me demanda la permission de parcourir ces lettres tout entières. Je me rappelle à présent, me dit-il, que déjà en Italie vous m'avez parlé de ce bon père; un homme qui écrit ainsi et qui a élevé un si bon fils, ne peut être un vaurien.

« Voilà pourquoi, m'écriai-je, il faut que Votre Altesse punisse le garde général et qu'elle donne au fils du forestier la charge de son père. Monsieur Müller me regarda d'un air mécontent. — Parle-t-on ainsi à Son Altesse? — Mais le prince reprit en souriant : — Cela ne peut aller aussi vite que vous l'imaginez, jeune homme. Il faut écouter aussi le garde général.

« Alors il entra dans l'embrasure d'une fenêtre avec le conseiller ; il s'entretint avec lui tout bas pendant

quelque temps. Après cela, Monsieur Müller se mit à écrire, tandis que le prince, revenant vers moi, me dit : soyez tranquille, tout va bien.

« Il me parla alors de tableaux. Mon père défunt, continua-t-il, m'en a laissé une jolie collection. Je suis impatient de voir ce que vous en direz. Mais tous ces tableaux demandent à être réparés. Je vous charge de ce travail, s'il peut vous convenir. — Ce sera avec le plus grand plaisir, répondis-je ; mais je ne pourrai m'en occuper qu'après les fêtes. C'est la veille de Noël que j'ai vu pour la première fois mes respectables parens adoptifs, et c'est dans ce même jour que je veux les revoir, surtout à présent qu'ils sont dans une position si triste et que je puis leur apporter d'heureuses nouvelles. — Je vous approuve, répliqua Son Altesse ; la reconnaissance filiale est le premier des devoirs. —

Cependant le conseiller avait fini d'écrire, il remit au prince sa lettre : celui-ci la signa aussitôt. Saluez votre bon père, me dit-il, et assurez ce digne vieillard qu'il peut être tout-à-fait tranquille.

« Mais avec quelle liberté vous avez parlé au prince, me dit le bon Monsieur Müller, en m'accompagnant dans mon logement. Je tâchais toujours de vous retenir, mais vous n'y faisiez pas attention. Toutefois votre amour pour vos parens adoptifs vous fait pardonner votre vivacité. D'ailleurs je trouve que le chemin le plus droit est toujours le plus court. » Je demandai alors au conseiller ce que le prince lui avait confié en particulier et ce qu'il lui avait fait écrire. Après beaucoup d'instances il m'avoua enfin que le prince avait dit : On m'aurait presque fait commettre une injustice. Voilà un arrêté qui donne à un autre la

place du vieux forestier. Cependant j'avais encore quelques doutes, et il n'est pas signé, quoique l'on eût cherché de toutes manières à m'y engager. Je veux à présent examiner cette affaire de plus près. Il avait chargé Monsieur Müller d'écrire un ordre particulier adressé au garde général, dont le contenu était à peu près le suivant : Que Son Altesse avait appris avec le plus grand déplaisir la manière indigne dont le garde général avait traité le brave forestier Grünewald; qu'elle lui ordonnait impérativement de n'inquiéter en rien jusqu'à nouvel ordre, ni le vieux forestier, ni son fils.

« Le prince chargea le conseiller d'expédier de suite cet écrit par une estafette ; car, avait-il ajouté, il me tient très à cœur d'assurer aussitôt que possible la tranquillité de ce brave et digne homme.

« Monsieur Müller me chargea

encore de vous saluer et de vous dire que l'information ordonnée par le prince tournerait très-certainement en votre faveur, et que votre fils obtiendrait positivement la place de garde forestier. »

Pendant ce récit le vieux forestier et le reste de la famille essuyèrent souvent leurs larmes. Quand Antoine eut fini de parler, le vieillard se leva pour l'embrasser, ôta le voile qui couvrait le tableau de la naissance de Jésus, puis, portant vers le ciel un regard plein de reconnaissance, il s'écria : « A présent joignons-nous à l'hymne des anges. Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre à tous les hommes dont le cœur est pur! »

CHAPITRE IX.

L'arbre de Noël.

Après qu'Antoine eut achevé son récit, il s'informa avec beaucoup d'intérêt de la santé de ses chers parens. Il ne pou-

vait les regarder sans tristesse, en remarquant combien ils avaient vieilli. Leurs cheveux gris et leurs rides nombreuses lui arrachèrent presque des larmes.

Cependant il ne laissa pas paraître le chagrin qu'il éprouvait, afin de ne pas les affliger. D'un autre côté il s'étonna beaucoup en retrouvant Chrétien, Catherine et Louise dans la fleur de l'âge. Il attira vers lui les deux enfans de Chrétien. « Mon Dieu! s'écria-t-il, comme le temps passe vite. Il y a dix-huit ans que Chrétien, Catherine et moi nous étions comme ces enfans-là; Louise était même plus petite encore. A présent, ce sont eux qui ont pris notre place. » Il éprouvait un grand plaisir à contempler ces enfans. « Eh bien, leur demanda-t-il, avez vous déjà reçu vos étrennes? » — « Oh non, répondit le jeune François, le garde général nous a gâté notre fête, il est un véritable Hérode. » Sa mère le

blâma de parler ainsi. « Je suis sûre, Antoine, dit à son tour la petite Clara, qu'un ange t'a amené ici. Mais nous apportes-tu aussi un cadeau de Noël ? » — « Certainement, répliqua-t-il, je ne vous ai pas oubliés; seulement il faut attendre l'arrivée de ma voiture, elle contient tous mes effets. » Cet espoir satisfit les enfans; ils prirent patience jusqu'au lendemain.

Le souper fut alors servi. Cependant on parla plus qu'on ne mangea; les enfans seuls y firent honneur. De suite après le repas, ils demandèrent à se coucher, mais tous les autres restèrent encore réunis. « Il faut que nous préparions une surprise pour demain à ces chers petits, dit Antoine. Nous voulons leur apprêter un arbre de Noël; car, si dans quelques pays la crèche est en usage, dans d'autres c'est l'arbre de Noël. Chrétien se décidera bien par amour pour ses

enfans à aller ce soir chercher un jeune sapin dans la forêt voisine.

« J'apporte avec moi tout ce qu'il faut pour le décorer. J'ai laissé à Eschenthal mon cocher, dont les chevaux tombaient de lassitude, et je me suis hâté d'arriver ici, en prenant le sentier à travers la montagne. Demain matin avant l'aube du jour la voiture arrivera avec ma malle et le reste de mon bagage. »

Le lendemain de très-bonne heure, tandis que les enfans dormaient encore, tous les habitans de la maison étaient occupés à préparer l'arbre de Noël. Un jeune et beau sapin, dont les branches étaient vertes et touffues, fut placé dans une encoignure entre deux fenêtres. Après que la voiture eut été déchargée, Antoine ouvrit une grande boîte, remplie de presque tous les objets qui peuvent faire plaisir à des enfans. Il attacha aux branchages tous ces petits cadeaux, de beaux fruits,

des bonbons de toutes couleurs, de charmantes petites corbeilles pleines d'amandes sucrées, des couronnes de fleurs artificielles ornées de rubans roses ou bleu de ciel. Il sut disposer le tout d'une manière très-pittoresque. Enfin il prit un grand nombre de petites lampes en fer-blanc dans lesquelles on avait fait fondre de la cire; il les suspendit aux branches avec beaucoup de précaution, afin qu'elles pussent éclairer l'arbre sans le brûler. Quand tout fut achevé, Catherine et Louise allèrent réveiller les enfans. « Attendez pour les faire entrer dans la chambre, leur dit Antoine, que j'aie fini d'allumer les lampes, et que leur mère les ait appelés. »

Lorsque les enfans entendirent parler d'étrennes, ils perdirent tout sommeil; on ne pouvait les habiller assez promptement. Enfin la mère leur cria: « Venez à présent. » Ils sautèrent dans

la chambre avec précipitation; mais, éblouis par l'éclat et la clarté qui frappaient leur vue, ils s'arrêtèrent tout à coup. Ils furent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étaient étonnés et ravis. Les yeux fixes et la bouche béante, ils ne détournaient pas les regards de cet arbre si éblouissant. La belle verdure des branchages, les lumières qui brillaient à travers comme des étoiles, ces belles pommes rouges et ces poires dorées, tous ces objets bigarrés et étincelans leur semblaient être produits par enchantement. Ils ne savaient s'ils veillaient ou si c'était un songe. Enfin ils s'écrièrent dans leur ravissement : « Que c'est beau! que c'est magnifique! » — « Dans toute notre forêt, dit François, on ne saurait trouver un arbre aussi beau et qui pendant l'hiver produise tant de variétés de fruits. » — « C'est qu'aussi, répliqua Clara, de tels arbres ne croissent qu'au

paradis, ou bien dans le ciel. N'est-ce pas, ma mère, c'est l'enfant Jésus qui nous envoie cet arbre? » — « Non pas tel qu'il est là, réprit la mère: cependant c'est aussi au Christ que vous devez le plaisir que vous éprouvez, à Jésus qui un jour fut couché comme enfant dans la crèche et qui est au ciel à présent. Car, s'il n'était pas descendu sur la terre, nous ne connaîtrions ni les joies ni les cadeaux de Noël. » — « Eh bien, répondirent les enfans, nous voulons beaucoup l'aimer et toujours lui obéir : il est si bon et il aime tant les enfans. Un plaisir pareil à celui qu'il nous envoie aujourd'hui, ne fut jamais éprouvé peut-être. »

« Vous avez raison, dit la grand'-mère, il nous serait difficile de ressentir une joie aussi intime que la vôtre, mes bons petits amis. Des enfans innocens sont certainement les êtres les plus heureux qui existent sur la

terre; toutes leurs joies sont douces et pures. Que Dieu vous conserve bons et innocens! Ah, dit-elle en s'adressant aux autres, les plaisirs des personnes d'un âge plus avancé ne sont que trop souvent aigris par l'inquiétude et le chagrin, par l'ambition, l'avarice, et d'autres passions, souvent même par des remords. Voilà pourquoi ces paroles de notre divin Sauveur sont si belles et si vraies: *Si vous ne changez et ne devenez tels que ces enfans, vous ne pourrez entrer dans le royaume des cieux.* »

Le grand-père dit à son tour : « Cet usage de l'arbre de Noël me plaît beaucoup. Nos ancêtres montrèrent autant de sagesse que de prudence, en cherchant à rendre les fêtes du christianisme des jours heureux pour les enfans. Cette joie innocente leur fait aimer les fêtes du Seigneur, et prépare leur cœur à prendre part à la

joie plus grande que la religion nous offre. Désormais, chaque année, nos chers enfans recevront leur arbre de Noël; quand même il ne serait pas aussi richement décoré que celui-ci, il ne leur causera pas moins de plaisir. Il faut peu de chose pour réjouir des enfans; quelques pommes, des poires, des noix dorées suffisent à défaut de plus riches présens. Tous les parens sont heureux de pouvoir procurer à leurs enfans une joie pure et salutaire. Je pense aussi que l'arbre de Noël pourra nous être utile comme objet d'éducation; il pourra bien souvent remplacer la verge. Des enfans qui auront vu une fois un pareil arbre, se réjouiront bien sûrement pendant toute l'année dans l'espoir d'en avoir un nouveau, et certainement la menace de les priver de leur arbre causera un effet plus grand que la punition la plus sévère.»

Les parens remercièrent Antoine du

plaisir qu'il avait causé à leurs enfans. « C'est une bagatelle dont il ne vaut pas la peine de parler, répondit-il. Je vous prie de vouloir bien aussi, à votre tour, accepter quelques étrennes. » Il ouvrit son coffre, qui était dans un coin de la chambre. « Vous m'avez donné cette malle richement remplie, dit-il, quand je partis pour mon voyage; il est bien juste que je ne vous la rende pas entièrement vide. » Il remit à la forestière des soieries et des fourrures précieuses, en ajoutant: « C'est le devoir d'un bon fils de vêtir chaudement ses parens pendant la saison rigoureuse. »

La jeune femme et les deux sœurs reçurent du taffetas vert pour robes, des fichus de soie de Milan et d'autres objets de parure. Il donna à Chrétien un excellent fusil à deux coups, dont la crosse était en bois de noyer, et richement incrustée d'argent. « Vous,

mon cher père, dit Antoine, en s'adressant au forestier, vous ne devez plus aller à la chasse maintenant. Il faut vous reposer de vos fatigues et vous avez besoin de fortifians dans vos vieux jours : voilà une corbeille remplie de bouteilles de bon et vieux vin du Rhin de la meilleure qualité, et voici un gobelet pour le boire. » Il lui offrit alors un superbe gobelet d'argent dont l'intérieur était en vermeil; au milieu d'une couronne de feuilles de chêne étaient gravées ces mots : « A mon cher père Fréderic Grünewald, en souvenir de la soirée de Noël 1740, remis, le jour de Noël 1758, par son fils reconnaissant Antoine Croner. » Le vieux forestier, les yeux remplis de larmes, serra Antoine sur son cœur. Mais celui-ci lui remit encore un rouleau de pièces d'or. « Père chéri, dit-il, vous avez dépensé pour moi des sommes considérables; il ne serait pas juste que

vos enfans et vos petits-enfans en fussent frustrés. »

Le vieillard ne voulait pas accepter ce cadeau. « Ce n'est rien moins qu'un cadeau de ma part, s'écria Antoine. C'est notre bon prince qui m'a si richement gratifié, et son présent me cause un double plaisir, puisqu'il me met en état de vous rembourser une petite partie d'une ancienne dette dont jamais je ne pourrai m'acquitter entièrement. » A ces mots, le digne vieillard pressa de nouveau son fils adoptif dans ses bras, et toute la famille partagea sa vive émotion.

« Ah! mon cher Antoine, dit la vieille forestière, qui aurait pu songer lorsque jadis à cette veille de Noël tu vins pour la première fois dans notre maison, qu'un jour tu nous préparerais une telle fête; que par ton entremise auprès de Son Altesse tu nous sauverais d'une bien triste situation, et

que par là tu nous récompenserais si amplement de tout ce que nous avons fait pour toi. » — « C'est Dieu qui a tout fait, répondit Antoine; c'est lui qui me conduisit dans votre maison, afin de vous bénir par moi: que son saint nom soit glorifié. »

« Cependant à présent, reprit Antoine, permettez-moi de partir. » — Pourquoi? Comment? s'écrièrent-ils d'une commune voix. — « Je vais aller voir Monsieur Riedinger, répliqua-t-il. J'espère arriver assez à temps en ville pour assister au service divin, puis surprendre mon excellent maître par ma visite et vous l'amener encore ce soir. Nous voulons ensuite passer joyeusement ensemble les fêtes de Noël, et même tous les derniers jours de cette année. » Tous conduisirent Antoine jusqu'à la voiture. Dès le même soir il fut de retour avec Monsieur Riedinger, et l'ancienne maison

forestière, au milieu de cette sombre forêt, abrita pendant plusieurs jours les hommes les plus heureux qui eussent jamais vécu.

Voilà en peu de mots tout ce que l'histoire d'Antoine offre encore d'intéressant.

Il pria le forestier et sa femme de lui accorder Louise en mariage : tous deux y consentirent avec joie. « Ah Louise, dit la vieille grand'mère, quand tu remis à Antoine ta petite pomme pour présent de Noël, je ne songeais guères qu'un jour il te conduirait à l'autel comme sa fiancée. »

De toutes les fêtes qui furent jamais célébrées dans la maison forestière, la noce d'Antoine et de Louise fut la plus joyeuse.

Antoine acheta dans la résidence une jolie habitation. Il eut toujours beaucoup d'ouvrage, car il était un peintre fort estimé, et il vécut avec

Louise dans la plus douce et la plus heureuse union.

Au printemps suivant le prince arriva au château de Felseck, au moment où il était le moins attendu. Il amena avec lui le vieux conseiller Müller et un étranger qui s'entendait très-bien à la partie des forêts. Le garde général, consterné, se promit peu de plaisir de cette visite.

« Vous avez dépassé mes ordres, lui dit le prince. Séduit par vos rapports, j'avais, il est vrai, suspendu le forestier de ses fonctions, et je voulais donner à son fils une place inférieure : mais ce ne fut jamais mon intention de repousser si inhumainement toute la famille hors de la maison forestière, ainsi que vous aviez voulu le faire. Cependant voyons avant tout les forêts. »

L'arrondissement du garde général se trouva dans un triste état. « Dans les rapports qu'il m'envoyait, dit le prince,

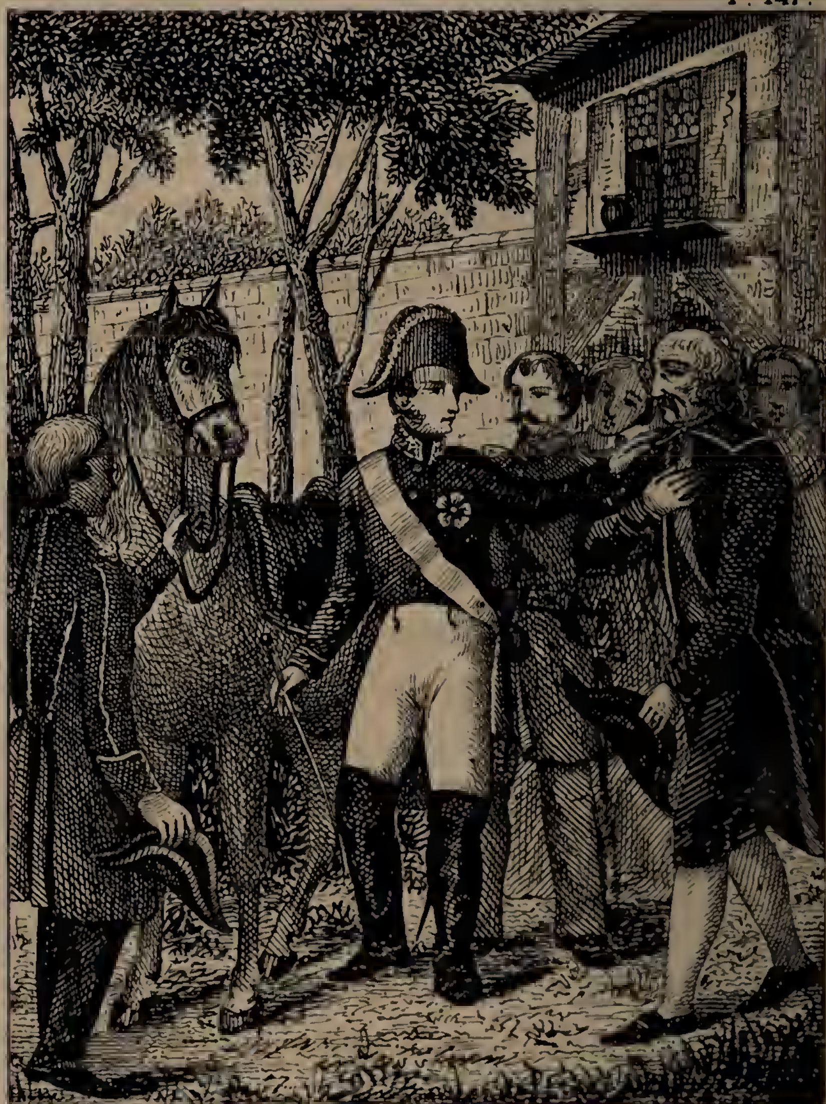
tout était dans un ordre parfait. Mais la forêt est bien loin d'y répondre. On voit clairement qu'à nombre d'endroits il y avait plus de bois que ses comptes ne l'indiquent. Il m'a trompé. »

On apprit dans la suite que le garde général avait vendu à une forge voisine plusieurs milliers de cordes de bois sans les porter sur ses états. Pour satisfaire à son luxe énorme, qui égalait presque celui d'un prince, il avait dissipé non-seulement l'immense fortune qu'il tenait de son père, mais encore il avait contracté des dettes et s'était permis des infidélités envers son maître. Celui-ci le destitua et le condamna au remboursement de tout ce qu'il avait détourné.

Le pauvre Monsieur de Schilf vécut depuis ce temps-là dans un petit bien de campagne avec le peu qui lui restait de son patrimoine.

Le prince trouva le district du fores-

P. 147.



Lith de Vᵉ Berger-Levrault & Fils.

tier dans le meilleur état. Il vint lui-même le voir dans l'intérieur de sa maison, lui témoigna sa satisfaction, se fit présenter toute la famille et s'entretint avec chacun de la manière la plus affable. Avant de remonter sur son cheval blanc, qu'un garçon chasseur tenait par la bride, il se tourna vers Chrétien et lui dit : « Vous voilà à présent garde-forestier ; soignez toujours aussi bien ce qui vous est confié. » Puis s'adressant au vieux père : Quant à vous, continua-t-il, vous êtes, il est vrai, un peu âgé, mais vous n'êtes pas encore ce vieillard décrépit pour lequel Monsieur de Schilf cherchait à vous faire passer. Malgré votre âge vous avez des forces, et je ne puis encore vous dispenser de rester à mon service; retenez bien mon dernier mot : A revoir, *Monsieur le garde général.* »

FIN


Phillips Library
3 6234 00081089 8

